

HISTOIRE & TRADITIONS POPULAIRES

Catalogue

Exposition « Le bois, du sabot à la maison »
du 27 mai au 24 septembre 2000



**Foyer rural Le Billot
14170 L'Oudon**

30 F



Histoire et Traditions populaires

Foyer rural Le Billot
14170 L'Oudon



Catalogue de l'exposition
« Le bois, du sabot à la maison »

du 27 mai au 24 septembre 2000

Bulletin trimestriel publié par le Foyer rural le Billot

N° de publication : ISSN 0298 6728

Nombre d'exemplaires : 500

Responsables de publication :

Gérant : Jack Maneuvrier

Membres : Almir et Ginette Bellier, Nadège Bilusis, Dominique Bordeaux, Yvon et Arlette Bouillé, Denise Bourgault, Eric Bourgault, Thierry et Paule Bricon, Stéphanie Bricon, Henri Callewaert, Michel et Marie-France Chanu, Yvette Denis, Pierre et Brigitte Ferrand, Dominique Fournier, Pierre et Christiane Girard, Jean et Marie Godet, Gérard et Chantal Guillin, Marie-Thérèse Hugot, Claude et Michèle Lemaître, Christophe Maneuvrier, Danie Maneuvrier, Michel Nigault, Jacqueline Pavy, Odile Plékan, Philippe et Michèle Sorin, François et Colette Wèbre.

Abonnement simple : 80 F

Abonnement avec adhésion à l'Association : 120 F

De nombreux bulletin sont distribués par nos adhérents ; en cas d'envoi par la poste, ajouter 40 F.

Sommaire

Pour réaliser ce catalogue, nous avons largement utilisé les catalogues de Roger Verdier, en vente à l'accueil, en particulier : « Bois sculptés du XVe au XXe siècle » et « L'art en sabot ». Nous avons également fait quelques emprunts à l'ouvrage de Jean-Jacques Bertaux : « L'artisanat en Normandie » éditions Mars et Mercure, Weitolshheim, à « l'Encyclopédie Diderot et D'Alembert », Planches et commentaires présentés par Jacques Proust, Comité national du bicentenaire Diderot et enfin à la recherche de Fernand Rault « Forestiers d'autrefois » publiée par la revue Le Pays d'Auge.

Avant-propos, remerciements		p. 4
Exploitation des forêts		p. 6
les métiers du bois		p. 12
Les artisans du bois au début du XXe s.	Colette Cottin	p. 17
Dans les cantons de Saint-Pierre-sur-Dives et Livarot		
Les métiers du bois dans l'arrondissement de Lisieux En 1921-1922	Michèle Lemaître	p.24
La sculpture : Raymond Bigot	Eric Lefèvre	p.30
Le sabotier		p. 32
Semelles de bois gallo-romaines	Nicola Coulthard Véronique Montembault	p.36
Objets exposés dans la salle 1		p. 38
Salle 2 – Les artisans du bois		p.42
Le bois dans une maison gallo-romaine	Nicola Coulthard	p. 52
La construction en pans de bois	Cristelle Constant	p.58
Le menu bois, vannier, baletier, tourneur		p.73

Avant-propos

Cette exposition est la 27^e réalisée par le Foyer rural Le Billot. Auparavant nous avons présenté :

- 1974 : Hier et aujourd'hui, le fromage en Pays d'Auge
- 1975 : La pomme et le cidre en Pays d'Auge
- 1976 : La Forêt du sud Pays d'Auge
- 1977 : Le cheval
- 1978 : Repas d'antan en Pays d'Auge
- 1980 : L'enfance en Pays d'Auge
- 1981 : Réalisation du musée de l'école rurale
- 1982 : La maison rurale et ses artisans
- 1984 : Saint-Georges-en-Auge deux mille ans d'histoire rurale (avec la participation de la municipalité de Saint-Georges-en-Auge, présentation dans la mairie)
- 1984 : La femme en Pays d'Auge

Jusqu'en 1984, toutes ces manifestations ont été réalisées dans la salle des Fêtes du Billot.

En 1985, le Foyer fait l'acquisition du bâtiment qui abritera désormais les expositions suivantes :

- 1986 : Du blé au pain
- 1987 : Paysans du sud Pays d'Auge
- 1988 : L'art de soigner en Pays d'Auge
- 1989 : L'élevage en Pays d'Auge
- 1990 : De la forge à l'atelier
- 1991 : Les artisans du cuir
- 1992 : La céramique en Normandie centrale
- 1993 : De la fibre à la toile
- 1994 : Le jardin
- 1995 : L'art de plaire
- 1996 : Chauffage et éclairage en Pays d'Auge
- 1997 : Le mariage
- 1998 : Naître et grandir en Pays d'Auge
- 1999 : Le Fayel, une famille, une ferme, un village
- 2000 : Le bois, du sabot à la maison

Cette dernière exposition a , comme les précédentes, été préparée et réalisée, par :

Ginette et Almir Bellier, Nadège Bilusis, Dominique Bordeaux, Arlette et Yvon Bouillé, Denise Bourgault, Paule et Thierry Bricon, Marcel Caudron, Colette Cottin, Yvette Denis, Claude Diard, Christiane Dorléans, Quentin Dorléans, Brigitte et Pierre Ferrand, Christiane et Pierre Girard, Marie et Jean Godet, Chantal et Gérard Guillin, Guy Hardouin, Marie-Thérèse Hugot, Nadine Legeleux, Montviette-Nature (association), Marion Lemaire, Michèle et Claude Lemaître, Danie et Jacky Maneuvrier, Michel Nigault, Jacqueline Pavy, Odile Plekan, Pascal Sauvaget, Roger Verdier, Colette et François Wèbre.

Remerciements

Nous avons en outre bénéficié de l'aide amicale et de la participation efficace de :

L'association **Montviette-Nature**, Christiane et Quentin **Dorléans**, Marion **Lemaire**, Katia **Plekhoﬀ**

De **Cristelle Constant** qui a réalisé la maquette de la rue aux Fèvres du Lisieux avant 1944 ainsi que les planches sur la maison à pans de bois.

De la Société historique de Lisieux

Musée de Normandie, M. **Jean-Yves Marin** directeur, M. **Jean-Marie Levesque** et Mme **Katia Kakuwka**, conservateurs

De la Fondation Schlumberger, musée de Crèvecœur et son directeur **M. Cristophe Deceuninck**

Le Service Départemental d'Archéologie du Calvados, Florence Delacampagne, chef de service et **Nicola Coulthard**, archéologue.

Du Musée d'Art et d'Histoire de Lisieux et M. **Bergeret**, Directeur des Affaires Culturelles de Lisieux

M. **Guy Hardouin**, menuisier-charpentier à Berville,

M. **Lecable**, ancien charron de Carel

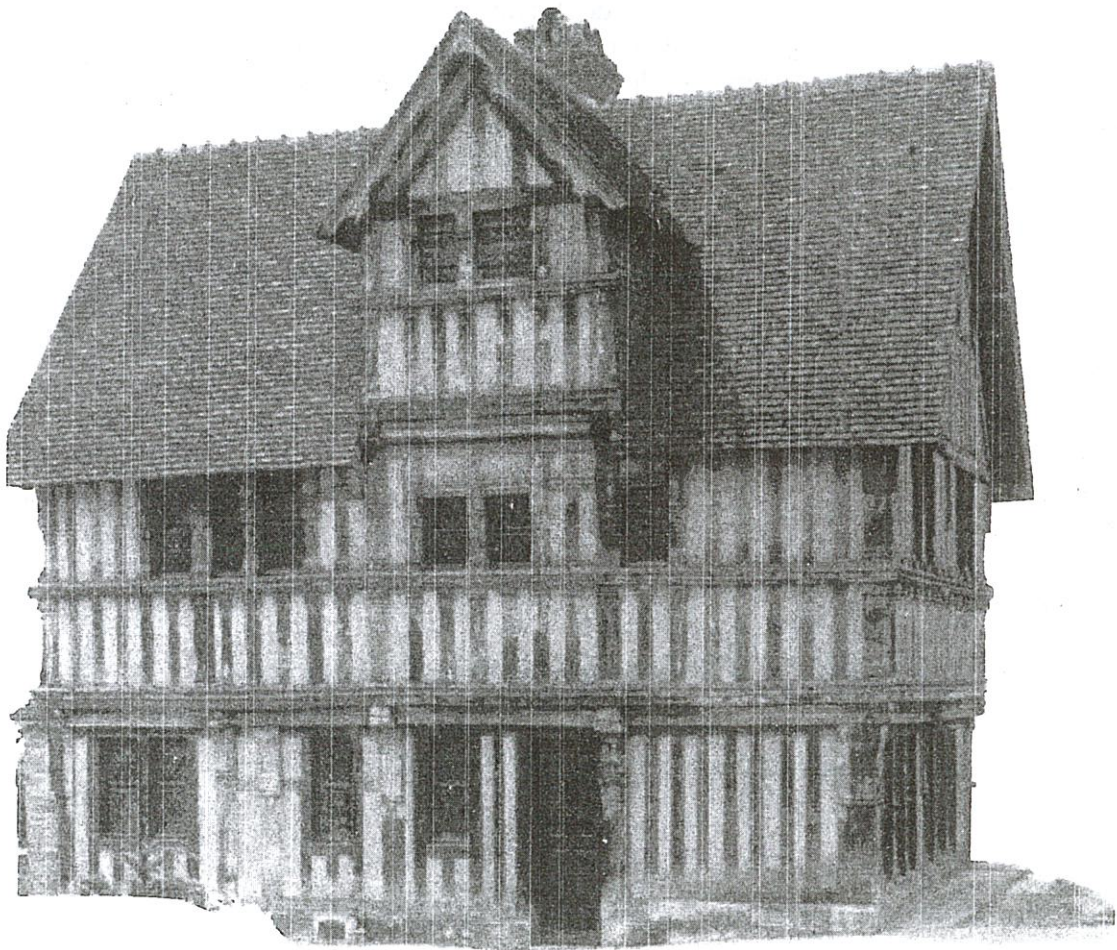
Quentin Dorléans qui a conçu l'affiche et la couverture du catalogue

Jacques Picory qui a dessiné les anciennes maisons de la place Victor Hugo de Lisieux

Et bien entendu de tous les prêteurs qui ont permis la réalisation de cette exposition :

Beguin Henri et Jacqueline, Caen
Bellier Almir et Ginette, Berville
Bénard Serge, Livarot
Bordeaux Dominique et Plekan Odile, Saint-Martin-de-Fresnay
Bouillé Yvon et Arlette, Notre-Dame-de-Fresnay
Bourgault Denise, Montpinçon
Bricon Thierry et Paule, Le Billot
Caudron Marcel, Le Billot-Montpinçon
Chaboissier Florent, Notre-Dame-de-Fresnay
Chanu Michel et Marie-France, Les Autels-Saint-Bazile
Cottin Colette, Lisieux
Cottin Pascal et Annie, Saint-Sauveur-le-Vicomte
Cottin Catherine, Alençon
Denis Yvette, Berville
Despré Alain et Monique, Berville
Diard Gérard et Claude, les Authieux Papion
Dorléans Philippe et Christiane, Montviette
Douesnel Jean, La Hoguette
Dubois Directeur CRPF Caen
Dupuy Bernard, Sainte-Marguerite-de-Viette
Ferrand Pierre et Brigitte, Saint-Pierre-sur-Dives
Fondation Schlumberger, château de Crèvecœur
Frémont Pierre et Jacqueline, Saint-Georges-en-Auge
Gallou Jean-Pierre, Livarot
Garban Xavier, Glos
Girard Pierre et Christiane, Notre-Dame-de-Fresnay
Godet Jean et Marie, Grandmesnil
Guais Régine et Fred, Garnetot
Guillin Gérard et Chantal, Notre-Dame-de-Fresnay
Hugot Marie-Thérèse, Le Billot-Montpinçon
Hallwood, Le Renouard
Hardouin Guy, Berville
Juquin André, Notre Dame de Fresnay
Kerwand Jean-Claude et Jacqueline, Lisieux
Launay Paul, Notre-Dame-de-Fresnay
Lauzanne Claude, Tortisambert
Lecable, ancien charron à Carrel
Legeleux Nadine, Saint-Martin-de-la-Lieue
Lemarchand Anne-Marie, Grandmesnil
Lemaître Claude et Michèle, Lisieux
Manouvrier Jacky et Danie, Le Billot-Montpinçon
Marie Josette et Jean-Jacques, Le Renouard
Motte Jean-Noël et Annie, le Billot-Montpinçon
Musée d'Art et d'Histoire Lisieux
Musée de Normandie, Caen
Orain H.J. Lisieux

Palix Jeannine Saint-Arnoult
Pavy Jacqueline, Le Billot-Montpinçon
Picory Jacques, Lisieux
Quérot, Bretteville-sur-Dives
Saint-Basile (de) Pierre, Les Autels – Saint-Bazile
Timmerman Robert, Livarot
Verdier Roger, Saint-Martin-de-la-Lieue
Wèbre François et Colette, Berville



Manoir d'Assement, XVI^e siècle, Lisieux

Exploitation des forêts

La forêt a toujours été un lieu de vie intense. De nombreux métiers s'y côtoient. Les comptes des « mises et dépenses » de l'abbaye de Saint Evroult Notre-Dame-du-Bois, nous permettent de connaître d'une manière très précise, les modalités d'exploitation d'une forêt au XVIII^e siècle. Un registre contient la dépense qu'il a été nécessaire de faire à raison de l'exploitation de tous les baliveaux de la forêt Saint Evroult vendus par adjudication faite par M. de Macarany Grand Maître des Eaux et Forêts de la province de Normandie¹... Suivent tous les frais engagés pour obtenir l'autorisation d'abattage, frais de voyage, de notaire, d'édification de loges pour les ouvriers, de marquage, pour de la pierre noire à marquer les fagots, pour les harnais des chevaux, pour le charretier, les chevaux...

Puis les gages payés aux ouvriers des douves, fendeurs de lattes, échalas, aux bûcherons qui sont payés à la corde, aux scieurs de travers payés à la journée alors que la production des scieurs de long est dénombrée en membrures, en ais ou carreaux et payée chaque semaine par acomptes. Pour l'abattage des baliveaux, l'on emploie des journaliers, mais les ouvriers d'essentes ou bardeaux sont payés au millier. La saison de travail dans le bois commence, semble-t-il vers fin novembre et se termine pour les scieurs de long fin août².

Michel Cottin 1976

Catalogue de l'exposition 1976 « La forêt »

Au XIX^e siècle, l'instituteur de Manerbe témoigne de l'étrangeté et de la singularité, dans les bois du Val Richer, de ces groupes de bûcherons et de charbonniers en rappelant que dans les bois du Val Richer « demeuraient à demi-sauvages, des bûcherons, des charbonniers, des sabotiers ; autant d'êtres perdu dans ces bois qui n'avaient de rapports avec personne et pour lesquels le passage d'un étranger était un événement remarquable. Ces bois ont été défrichés en partie ou sont tombés en vétusté de sorte que ce quartier est dépeuplé et ne compte que quelques maisons disséminées où vivent pour la plupart des êtres qui ont conservé le goût de la solitude ».³

¹ Archives départementales de l'Orne H 802-803. Texte transcrit par Michel Cottin pour l'exposition de 1976 la forêt.

² Cottin Michel, catalogue de l'exposition 1976, La forêt

³ Colleville, « Monographie communale de Manerbe » m.s. 1885, Archives départementales du Calvados Br 9441 p. 12.

Les bûcherons

Nous avons évoqué en 1976 lors de notre exposition sur la Forêt, l'abattage des arbres et le travail des bûcherons, scieurs de long ou de travers. Nous nous contenterons donc de cette évocation des bûcherons venus des Monts du Forez pour se mettre au service des abbés de Saint-Pierre-sur-Dives relatée par Fernand Rault¹

Vers 1750, l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives (arrondissement de Lisieux) décide de faire défricher le bois qu'elle possédait sur le territoire de Saint-Aubin-sur-Algot (paroisse proche de Lisieux). Elle confia le travail à un maître doleur, Fleury Mallard, originaire des Monts du Forez, en la généralité de Lyon. Il amena une équipe d'une douzaine de solides bûcherons avec lesquels il avait déjà certainement travaillé. Cette équipe dit des Lyonnais composée de rudes bûcherons célibataires, fit souche en Pays d'Auge. Par la suite d'autres Lyonnais vinrent travailler à l'abattage et dolage des bois. Fernand Rault en a dénombré plus d'une vingtaine dans la région de Cambremer et les paroisses voisines de Lisieux..

Au XVIII^e siècle, l'abattis des arbres se faisait en décroissant ou lune décroissante. Il était toutefois permis aux bûcherons de dégager les racines pendant le croissant. Le travail commencé le 16 octobre devait être terminé le 16 avril. Il était attribué 12 sols par arbre abattu. Le contrat stipulait que « **les bûcherons** seront obligés de faire tomber les arbres du côté le plus convenable pour la tirée d'iceux (ou débardage). A cet effet il leur sera fourni une corde et deux échelles ; De toute façon, on évitera la confusion qu'un abattis sans ordre pourrait occasionner ».

Une animation intense régnait tout au long de ces six mois dans les coupes où résonnaient les bruits des lourdes **cognées**, ceux plus discret des **passe-partout** que l'on manie à deux en cadence et à un rythme assez lent tout en surveillant de quel côté tombera l'arbre. Enfin, dans un fracas de branches brisées, l'arbre se couche sur le sol de la futaie.

Un temps de répit pour nos vaillants besogneurs simplement vêtus du large pantalon de velours serré à la ceinture par une longue et large ceinture de flanelle et d'une chemise au col ouvert et aux manches enroulées jusqu'au dessus du coude pour ne pas entraver leurs mouvements.

Ensuite toujours à la cognée, on détache du tronc toutes les branches accessibles ; au **passe-partout**, le **godendard** des Normands, on tranchera la cime qui fournira le bois de charpente. Rien ne sera perdu. A l'aide du couteau on fabriquera des merrains et des douves en fendant la bille de bois dans le sens de la longueur et en parachevant le travail à l'aide de la **doloire**, cognée à tranchant droit et large mais oblique par rapport au manche très court.

Le merrain sera utilisé en courtes planches dans la confection des voûtes de nos églises.

¹ Fernand Rault, « Forestiers d'autrefois », revue Le Pays d'Auge novembre 1975

Les douves et les fonds, ces derniers plus épais et travaillés à l'herminette deviendront tonnes et tonneaux.

Le bois de charpente était façonné sur le chevalet par **deux scieurs de long** – technique qui a subsisté jusque vers 1920 et qui exigeait des deux scieurs, l'un debout sur la pièce de bois, guidant l'outil, et l'autre sur le sol, une cadence rigoureuse.

Les rameaux étaient coupés à 3 ou 4 pieds de longueur et assemblés en cordes ou en **cotrets**²³⁴ selon leur grosseur.

Un bon ouvrier arrivait à fabriquer 60 cotrets par jour. Il faut préciser que liés de hart par les deux bouts, ils étaient moins volumineux que les fagots faits au métier et cablés que nous avons connus jusque vers 1950.

D'autres que les bûcherons exploitaient aux XVIIIe et XIXe siècles les richesses forestières. Citons les **charbonniers**, les fabricants de cercles à tonneaux ou **cerclaires**, les **sabotiers**, les **panetiers** ou **boisseliers**...

D'après Fernand Rault 1975

Le Pays d'Auge novembre 1975

² Le cotret et un fagot de bois « de boulange », de préférence, bouleau, aulne, tremble- utilisé principalement par les boulangers pour chauffer leurs fours. Le bois a été taillé et fendu en hiver, dans la forêt par les bûcherons qui le laissent sécher environ six mois sur le chantier. Viennent alors les lieurs de cotret. Ils confectionnent de petits fagots traditionnellement de 2 pieds de long sur 7 à 8 pouce de diamètre (66 cm sur 20) et les lient avec des harts liens taillés dans de jeunes pousses de bouleau. Un bon lieur de cotrets peut faire 400 cotrets par jour

⁴ Les cotrets auraient été d'abord fabriqués dans la forêt de Villers-Coterts et amenés à Paris par le cni de l'Ourcq dès 1564. Le cotret, selon le dictionnaire Lachâtre 861, est un petit fagot e menu bois..

Le travail des charretiers qui débardaient les arbres de la forêt n'était pas sans danger. Ainsi le 16 avril 1921, le charretier Lucien Locard est victime d'un accident. Le docteur de Livarot rédige le certificat suivant: « Je soussigné Serbel Georges, docteur en médecine, demeurant à Livarot, certifie m'être transporté en ce jour à Montpinçon, hameau du Billot chez M. Poret, épicier, pour y examiner le nommé Locard Lucien, charretier de la scierie de M. le Comte Hocquart à Moutiers-Hubert. Je certifie que le susdit est atteint de lombago consécutif à un effort fait en chargeant du bois et subira de ce fait une incapacité de travail de six jours consécutifs sauf complication ».

Montpinçon, le 16 août 1921

Signé illisible

USINE DE MOUTIERS-HUBERT

SCIERIE MÉCANIQUE

TÉLÉGRAPHE : MOUTIERS-HUBERT
POSTE : NOIRE-DAME-DE-COURSON
GARE : TICHEVILLE-LE-SAP (ORNE)

Copie

Le 16 Avril

1921

Je soussigné Serbel Georges docteur en médecine demeurant à Livarot certifie m'être transporté en ce jour à Montpinçon hameau du Billot chez M. Poret épicier pour y examiner le nommé Locard Lucien charretier de la scierie de M. le Comte Hocquart à Moutiers-Hubert

Je certifie que le susdit est atteint de lombago consécutif à un effort fait en chargeant du bois et subira de ce fait une incapacité de travail de six jours sauf complications

Montpinçon le 16 Avril 1921

Signé: Illisible



Métiers du bois au Billot-Montpinçon en 1856

D'après le dénombrement de la population de Montpinçon 1856

(258 habitants)

Sabotiers

Leprévost Pierre, François, Théodore, 43 ans, est sabotier chez son gendre

Panetiers ou panetières (appellation du vannier en Pays d'Auge)

Dupont Véronique, 92 ans, est panetières, maîtresse de maison
Favrel, veuve Dupont, Rosalie, 64 ans, panetière

Charpentiers

Calloué Désiré, François, 56 ans, charpentier
Gondoin Michel, 56 ans, charpentier, maître de maison
Hunout, Louis, Charles, Gustave, 37 ans, charpentier parti travailler hors la commune
Bénard Magloire, charpentier
Calloy Constant, 48 ans, charpentier
Cordier Casimir, 35 ans, charpentier

Menuisiers

Lenormand Théophile, 45 ans, menuisier, maître de maison
Vavasseur Amand, 53 ans, menuisier, maître de maison

Charron

Olivier Frédéric, 27 ans, charron

Les derniers menuisiers du Billot furent, jusqu'en 1965 environ, M. Ernest Letellier, dont nous présentons une facture à en-tête puis M. Maurice Chesnel.

Les petits métiers du bois à Montviette

Enquête réalisée en mai 1976, auprès de M. Guillemin qui avait, alors 86 ans

A Montviette, commune voisine du Billot, il n'y avait pas de tonneliers. Tous les menuisiers réparaient les fûts. Les tonneaux étaient faits dans chaque ferme par des tonneliers qui venaient de plus loin⁴.

Les râtaux, les herses étaient fabriquées par les charrons. Il y avait un charron à Montviette.

Je faisais mes râtaux. Mon râteau est cintré «ça oblige beaucoup», ça ramasse mieux le foin, ceux du commerce ne sont pas cintrés.

Il y avait des gens qui faisaient le tan. C'était un petit «chêneau» (jeune chêne) qui était renversé pour enlever l'écorce aux mois de mai et juin. D'autres faisaient des cercles, des perches, des rames à pois qui duraient très longtemps.

Les bûcherons avaient une coupe de bois. L'hiver, ils faisaient aussi des fagots, des bourrées, des manches d'outils avec du rondin de frêne pris dans les haies. Les manches tournés du commerce sont venus bien après.

Enquête P. et Th. Bricon, J. Maneuvrier, avril 1976



BEAUMONT-LE-ROGER (Eure). — La Forêt en exploitation.

⁴ D'où la hotte de tonnelier présentée dans la grande vitrine et qui permettait au tonnelier de transporter ses outils

Monsieur Guillemain de Montvienne
Avec un râteau et un broc en bois de sa fabrication

Montvienne mai 1976



Les artisans du bois au début du XXe siècle Dans les cantons de Saint-Pierre-sur-Dives et Livarot

Partant du dépouillement de l'*Annuaire du Calvados* de 1834 et de l'*Almanach du Lexovien* des années 1909, 1914 et 1927, j'ai essayé de reconstituer l'évolution quantitative des représentants des différents métiers du bois dans les cantons de Saint-Pierre-sur-Dives et Livarot.

Les bois accessibles, pour la région recensée, sont le bois public de Grandmesnil à Norrey qui couvre une surface de 50 ha et les bois particuliers de Montpinçon, Les Moutiers-Hubert et Quevru¹, respectivement de 214, 380 et 178 ha.

Les essences principales dans ces bois sont assez nombreuses. L'orme est un bois à brûler et employé exclusivement au charronnage. Le chêne, le hêtre et le merisier croissent surtout dans les haies. Les chênes que produit le Calvados ne suffisent pas aux constructions navales de Caen et de Honfleur. Les hêtres se façonnent en attelles, sabots, pelles et une foule d'ustensiles de ménage. Le bouleau, le saule et autres bois blancs s'emploient à faire des cercles. Le merisier, l'acacia et le noyer sont recherchés par les tourneurs pour la fabrication des fauteuils et des chaises. Mais, tout comme l'orme, beaucoup de bois sont convertis en bois à brûler².

En faisant ces relevés, j'ai pu remarquer qu'il existe de nombreux couvreurs, dans certaines communes sans charpentiers. L'on peut supposer alors que ceux-ci avaient comme ouvriers des charpentiers ou faisaient appel à ceux des communes voisines, mais il ne m'a pas été possible de trancher pour chaque commune entre ces deux hypothèses, faute de temps.

Dans le canton de Saint-Pierre-sur-Dives le même nom est cité pour deux métiers différents. En effet, à Vieux-Pont-en-Auge un dénommé MARIE, sans prénom, est répertorié à charpentier et à tonnelier. Ces métiers étant très différents, il s'agit peut-être d'un cas d'homonymie. Il est à noter que c'est l'unique cas relevé dans ces deux cantons pour les dates référencées.

¹ Le bois de Quevru fut rattaché à Mittois par Ordonnance royale le 28/08/1822.

² ces renseignements sont tirés de l'*Almanach du Lexovien* de 1834.

Par rapport à 1914, le nombre d'artisans du bois a nettement diminué en 1927 voire complètement disparu dans certaines communes. Je pense que cette évolution est due à deux facteurs concomitants : la Grande Guerre et les progrès de la mécanisation, grâce à la deuxième Révolution industrielle. Pour pouvoir faire la part entre ces deux facteurs, il me faudrait procéder à un relevé des noms figurants sur les Monuments aux Morts érigés dans ces communes, mais le temps m'a manqué.

Il n'en reste pas moins qu'un certain nombre de représentants des métiers du bois ont complètement disparu, tels les boisseliers, charrons, casseurs de bois, fabricants de galoches, sabotiers, etc.

Mais tout au long du XX^e siècle la tendance n'est pas uniforme : l'*Almanach* de 1934 montre que certaines communes comptent de nouveaux artisans.

Ce mouvement qui ne s'est pas poursuivi après la Seconde Guerre mondiale, est de nouveau remarquable dans les communes rurales. Depuis le début des années 1990, après une longue période de désertification rurale, dans l'immédiat après guerre, la tendance semble s'inverser et pour la première fois, depuis le début du siècle, de nombreuses communes rurales en France, et même en Europe, regagnent une partie de leur population depuis longtemps perdue. Certes, il ne s'agit plus d'une population majoritairement agricole comme autrefois, mais des citoyens qui décident un retour à la campagne pour obtenir une meilleure qualité de vie.

Cela incite les artisans à revenir s'installer dans les campagnes où les charges sont moins élevées, la qualité de vie supérieure et, avec l'arrivée des citoyens des villes voisines et de nos voisins Européens, vacanciers privilégiés de nos campagnes normandes, le travail ne manque pas. Il faut désormais remettre en état notre patrimoine architectural normand mis à mal par de longues années d'abandon.

La rurbanisation - ce retour vers la campagne -, la société des loisirs en progression constante, la diminution des distances grâce aux progrès des transports sont autant de chances pour des cantons comme ceux de Saint-Pierre-sur-Dives et Livarot, prometteuses d'un nouvel avenir pour l'artisanat du bois.

Colette COTTIN

Tableau 1. *Canton de Saint-Pierre-sur-Dives en 1909*

	Amneville	Berville	Boissey	Grandmesnil	Héville	Montpinçon	Montviette	Notre-Dame de Fresnay	Ouville la Bien Tournée	St Georges en Auge	Ste Marguerite de Viette	St Martin de Fresnay	St Pierre sur Dives	Tôtes	Vaudeloges	Vieux Pont	Total par métier
Bois de sciage													2				2
Boisseliers													1				1
Boîtes à fromages																	
Bûcherons																	
Carrossiers													1				1
Charpentiers	1		2	1		2			1	2		2		1	1	2	15
Charrons					1		2						3	1			7
Ebénistes																	
Menuisiers	1						1		1		2	3	3				11
Meubles													3				3
Sabotiers																	
Sabots (marchands)													1				1
Scieries et fabriques de boîtes à fromages											1						1
Tonneliers	2					1										1	4
Total par commune	4		2	1	1	3	3		1	1	5	5	14	2	1	3	46



Total des artisans du bois pour le canton

Tableau 2. *Canton de Saint-Pierre-sur-Dives en 1914*

	Anneville	Berville	Boissey	Grandmesnil	Héville	Montpinçon	Montviette	Notre-Dame de Fresnay	Ouville la Bien Tournée	St Georges en Auge	Ste Marguerite de Viette	St Martin de Fresnay	St Pierre sur Dives Tôtes	Vaudeloges	Vieux Pont	Total par métier	
Bois de sciage													2			2	
Boisseliers													1			1	
Boîtes a fromages																	
Bûcherons																	
Carrossiers													2			2	
Charpentiers	1		2			1		1		2	2	1		1	2	14	
Charrons					1								3		1	5	
Ebénistes																	
Menuisiers	1					1	1	2			2	2	7			16	
Meubles													3			3	
Sabotiers													2			2	
Sabots (marchands)																	
Scieries et fabriques de boîtes à fromages											1					1	
Tonnelliers	2														2	4	
Total par commune	4		2		1	2	1			2	5	3	20	1	2	4	50



Total des artisans du bois pour le canton

Tableau 3. *Canton de Saint-Pierre-sur-Dives en 1927*

	Ammeville	Berville	Boissey	Grandmesnil	Hieville	Montpinçon	Montviette	Notre-Dame de Fresnay	Ouville la Bien Tournée	St Georges en Auge	Ste Marguerite de Viette	St Martin de Fresnay	St Pierre sur Dives	Tôtes	Vaudeloges	Vieux Pont	Total par métier
Bois de sciage													6				6
Boisseliers													3				3
Boîtes à fromages													3				3
Bûcherons						1											1
Carrossiers																	
Charpentiers	1		2			1					1		4	1	2	1	13
Charrons													2		1		5
Ebénistes													1				1
Menuisiers		1				1	1				1	2	5		1		12
Meubles													3				3
Sabotiers																	
Sabots (marchands)													5				5
Scieries et fabriques de boîtes à fromages											1		3				4
Tonneillers	1												3			1	5
Total par commune	2	1	2			3	1				3	2	38	1	4	2	59

59 Total des artisans du bois pour le canton

Tableau 4. *Canton de Livarot 1909*

	Auquainville	Cheffreville - Tonnenecourt	Fervagues	Heurtevent	Lisores	Livarot	Mesnil Durand (Le)	Mesnil Saint Germain (Le)	Moutiers Hubert (Les)	Notre Dame de Courson	Sainte Foy de Montgommery	Sie Marguerite des Loges	Tortisambert	Total par métier
Bois de sciage						1				1				2
Boisseliers						4								4
Boîtes à fromages						1								1
Charpentiers			3			2				1				6
Charrons			2			3	1			1				7
Ebénistes						1								1
Menuisiers	1	1	4	3	1	4	2			2	1	1	2	22
Sabotiers			1											1
Sabots (marchands)						5								5
Scieries et fabriques de boîtes à fromages						1	1							2
Tonneliers						3								3
Total par commune	1	1	10	3	1	25	4			5	1	1	2	54

Total des artisans du bois pour le canton

Tableau 5. *Canton de Livarot 1914*

	Auquainville	Cheffreville - Tonnenecourt	Fervagues	Heurtevent	Lisores	Livarot	Mesnil Durand (Le)	Mesnil Saint Germain (Le)	Moutiers Hubert (Les)	Notre Dame de Courson	Sainte Foy de Montgommery	Sie Marguerite des Loges	Tortisambert	Total par métier
Bois de sciage										1				1
Boisseliers						3								3
Boîtes à fromages						1								1
Charrons			1			3	1			1				6
Charpentiers			1			2				1				4
Ebénistes						1								1
Menuisiers	1	1	3	2	1	5	1			3	1	1	1	20
Sabotiers														
Sabots (marchands)						4								4
Scieries et fabriques de boîtes à fromages							1							1
Tonneliers						3								3
Total par commune	1	1	5	2	1	22	3			6	1	1	1	44

Tableau 6. *Canton de Livarot 1927*

	Auquainville	Cheffreville - Tonnenecourt	Fervagues	Heurtevent	Lisores	Livarot	Mesnil Durand (Le)	Mesnil Saint Germain (Le)	Moutiers Hubert (Les)	Notre Dame de Courson	Sainte Foy de Montgommery	Sie Marguerite des Loges	Tortisambert	Total par métier
Bois de sciage										1				1
Boisseliers														
Boîtes à fromages						1								1
Charrons			1			1		1		2				5
Charpentiers			1			2								3
Ebénistes						1								1
Menuisiers			1	1	1	6				2				11
Sabotiers														
Sabots (marchands)						5								5
Scieries et fabriques de boîtes à fromages						1	1				1			3
Tonneliers									1					1
Total par commune			3	1	1	17	1	1	1	5	1			31

Total des artisans du bois pour le canton

Les métiers du bois dans l'arrondissement de Lisieux

En 1921-1922

D'après l'annuaire du lexovien

Michèle Lemaître

Entreprise de Menuiserie & Charpente

TRAVAUX DE STYLE

SCULPTURE



SPÉCIALITÉ D'ESCALIERS & RAMPES

J. Gascoin

RUE DU BOSQ

TRAVAUX COURANTS

RÉPARATIONS de MEUBLES
Anciens et Modernes



A SAINT-PIERRE-SUR-DIVES (Calvados)

Monsieur Longuet

Doit

Le 9 Mars 1922

S^t-Pierre-s-Dives. Imp. E. YVER, Albert MARIE, Succ^r

		Fournit un chevron de		
		3 met. sapin de pays	1 40	4 20
		Fournit la clôture en planche		
		et pose du tablier du lavoir 55 heures	2 25	151 25
		Fournit 49 planche de 3 m x 142 m	1 60	2 35
		140 metre de couvre joint	14	19 60
		5 litres de clous	1 80	2 50
		Fournit pour monter le lavoir		
		6 metre de chaîne	5	30
		3 savette	8 70	26 10
		4 boutons à crochet	3	12
		4 fausse maille	60	2 40
		4 crampon	50	2
100	0	24 00	1	00

ANNUAIRE DU LEXOVIEN

1921 - 1922

CANTON DE LISIEUX (2ème SECTION)

LIEUX	CHARPENTIER	CHARRON	ENTREPRENEUR DE MENUISERIE	FABRICANT GLOTTES JONCS CLAYONS STORES POUR FROMAGERIES BOISSELLERIE PANIERA A BEURRE VANNERIES POUR EXPEDITIONS	MENUISIER	SABOTIER	SCIERIE	SCULPTEUR	VANNIER ET FABRIQUE DE PANIERA
HOUBLONNIERE (LA)		LEGRAIN							
MESNIL-EUDES (Le)			PORET Joseph						
MESNIL-SIMON (LE)		MORICE Jules							
LE PRE D'AUGE	CHILARD RUAUX PHILIPPE	CREVIN							
PRETREVILLE					GAUTHIER René		RIBOT A.		
SAINT-DESIR						DURAND		MARTIN F. ?	
SAINT-GEMAIN-DE-LIVET	ERNOULT								TAILLEPIED C.
SAINT-JACQUES							Ets LEROY G. et Sté DES BOIS DE NORMANDIE REUNIS		
SAINT-PIERRE-DES-IFS	LECREE Fernand								

ANNUAIRE DU LEXOVIEN

1921-1922

CANTON DE MEZIDON

LIEUX	CHARPENTIER	CHARRON	EBENISTE	FABRICANT DE VIS DE PRESOIR	FABRICANT DE SABOTS	MARCHAND DE SABOTS	MENUISIER	SCIERIE	TONNELIER	USTENSILES EN BOIS
MEZIDON	ERNOULT	DESAUNAY FOUCHAUX			DOBERT Ve NOURRY BEAUDET HUE THIBAUT GORGE Mme		LERICHE ROBBES			
BISSIERES							DAUGE			
CANON	DUVAL									
CASTILLON EN AUGE		COIFFEY								
CREVECOEUR EN AUGE	ANNE	DOUBLET	LEGALLOIS Ch.				PIEL LEGALLOIS THOMASSE PILLAZ		PIEL	PIEL
CROISSANVILLE	ROBERT									
GRANDCAMP		MORICE								
LECAUDE							FAYE			
MAGNY LE FREULE							RIVIERE			
MERY-CORBON	DESERT W.	LEBAILLY A.					AZE NATIVELLE	DESERT W.		
MESNIL-MAUGER	HORION	DAVY		LECOURT A.						
PERCY-EN-AUGE	ALLAIS									
ST AUBIN-SUR- ALGOT	LELIEVRE A.									
ST JULIEN LE FAUCON		ROGER				GOUMAS	NOEL PIRON	BROSSE		
ST-LAURENT- DU-MONT		LHOTE								
ST-LOUP-DE FRIBOIS	AUGER									

ANNUAIRE DU LEXOVIEN

1921-1922

CANTON DE LIVAROT

LIEUX	BOIS DE SCIAGE	CHARPENTIER	CHARRON	EBENISTE	FABRICANT BOITES A FROMAGE	FABRICANT GLOTTES JONCS CLAYONS STORES POUR FROMAGERIES BOISSELERIE PANIER A BEURRE VANNERIES POUR EXPEDITIONS	MENUISIER	SABOTIER	SCIERIE	VANNIER ET FABRIQUE DE PANIER
LIVAROT		LE ROYER ERNOULT	MAYET MIQUELARD	LELIEVRE	ETS LEROY		LOUDIER LECOINTE RAULT VAUDORME BOISELLE BENARD	THEBAULT MOUTIER ALBINOVANUS	ETS LEROY	BISSON
AUQUAINVILLE							SURTOUQUE			
CHEFFREVILLE- TONNENCOURT							ALLAIRE			
FERVAQUES			LATOUCHE				DUBOIS			
HEURTEVENT							MOULIN			
LISORES							MORAND			
MESNIL-DURAND			HUET				BAIN		GRANDVAL	
MOUTIERS- HUBERT (Les)									COMTE-HOCQUART LEROY Henri	
NOTRE-DAME- DE-COURCON	DENIS	MOLLET					DIVAM LECHANGEUR			
SAINTE-FOY-DE- MONGOMERY									LEROYER	

ANNUAIRE DU LEXOVIEN

1921 -1922

CANTON DE LISIEUX-1e SECTION

LIEUX	BUCHERON	CHARPENTIER	CHARRON	FABRICANT DE GALOCHES	MARCHAND DE SABOTS	MENUISIER	SCIERIE	VANNIER ET FABRIQUE DE PANIER
COURTONNE LA MEUDRAC	BOIVIN GEHANNE	COURTONNE L. RUAUX L.						
FAUGUERNON								
FIRFOL			HAUTON			FOUGY		
FUMICHON							BETOURNE	
GLOS		MOURIERE	BAZIN	MARCEAU Benjamin	MARCEAU B. DIERE	CHAUVEL Alb.		
HERMIVAL LES VAUX		MAHEUT Arsène				PICHARD Raymond		
L'HOSTELLERIE			BENCE					
MAROLLES		LORENZINI	SEBIRE A.			BUISSON Maurice	BETOURNE	
MOYAUX		GUERRIER	BEASLEY			GUERRIER MARCERE		
OUILLY-DU-HOULEY								
OUILLY LE VICOMTE		LEGALL	BOULAYE					COLAS
ROCQUES							FRESNEL	

ANNUAIRE DU LEXOVIEN

1921-1922

CANTON DE BLANGY-LE-CHATEAU

LIEUX	CHARPENTIER	CHARRON	EBENISTE	FABRICANT DE BOITES A FROMAGES	MENUISIER	SABOTS	SCIERIE	TONNELIER	VANNIER
BLANGY-LE CHATEAU	MOURIERE HENRY	SIMONIN			MOURIERE			ROTS	
AUTHIEUX-SUR CALONNE	MONNIER				LEVEILLE				
BONNEVILLE- LA-LOUVET	COUDRAY A. DEUVE A. DEUVE AII	DELAHAIE A. DELETTRE LEFEVRE			LUCAS VICOMTE		POSTEL	HERRIER L.	
BREUIL -EN-AUGI	HILBE Jules				HILBE Ch.				
BREVEDENT (Le)	PINEL F.								
COQUAINVILLERS					DESFRIECHES				
LE FAULQ	HARDY	CAENS			LEGRAS				
MANERBE		SECRETIN E. PEREY E.							
MANNEVILLE- LA-PIPART	QUITA				DAMECOURT				
NOROLLES	DELIVET	DESCHAMPS J.							
SAINT-ANDRE D'HEBERTOT					PESTEL Fils				
ST-PHILBERT DES CHAMPS					MONTREUIL E.				
TORQUESNE (Le)	LENOBLE A.								

La sculpture

Raymond Bigot 1872 – 1953

Raymond Bigot, frère cadet de Paul Bigot¹ (1870 – 1942), est né le 17 mai 1872 à Orbec où ses parents étaient marchands de nouveautés.

Après avoir fréquenté l'école municipale, puis un pensionnat à Rouen, Bigot est placé vers l'âge de treize ans en apprentissage chez un vieil artisan orbecquois, le « Père » Hardouin auquel l'artiste vouera toute sa vie une profonde admiration. Il apprend avec lui le travail du bois.

Ensuite, Bigot monte à Paris et entre chez un ébéniste du Faubourg Saint Honoré ; il y reste huit ans. Pendant cette période, il se perfectionne et suit librement les cours du soir à l'Ecole des Arts Décoratifs où il apprend le dessin et le modelage.

Lors de ces années passées à Paris, Bigot découvre aussi l'art japonais qui le marque profondément comme tant d'artistes de la fin du XIXe siècle.

En 1893 Bigot, qui s'est spécialisé dans la sculpture animalière, est admis au Salon des Artistes Français. Mais la vie de la capitale ne lui convient pas et il revient à Orbec en 1899. Il y construit un atelier et y demeure jusqu'en 1910. Recommandé par le député Henri Chéron, il est nommé Officier d'Académie en 1908.

Après son mariage en 1911, Bigot s'installe tout près d'Honfleur, à Equemeauville où il acquiert une propriété qu'il baptise « la Hulotte », en l'honneur de son oiseau préféré.

Il se procure sur le port du Havre, au déchargement des bateaux, des billes de bois exotiques dont les reflets lui permettent de recréer les nuances du plumage des volatiles qu'il aime sculpter. Il n'abandonne pas cependant le travail plus traditionnel des bois français : le chêne, le noyer ou le poirier. Il participe à plusieurs expositions à l'étranger : Bruxelles en 1910, Düsseldorf et Turin en 1911, Gand en 1912, Londres, Munich et Dresde en 1913.

En 1914, Bigot est mobilisé mais, en raison de son âge, il est nommé « garde-voie. Sans matériau pour exercer son art, il dessine alors beaucoup ou lave un grand nombre d'aquarelles avec une technique qui montre combien il fut influencé par l'art japonais. Le sculpteur se fait ainsi coloriste. Pendant la guerre, il expose à San Francisco et à Barcelone.

¹ Paul Bigot, grand prix de Rome d'architecture en 1900, réalisa le plan de Rome, exposé à l'Université de Caen.

Comme tout artiste, Bigot participe à de nombreuses expositions. Il est membre de la Société des Arts décoratifs membre fondateur du Salon des Tuileries et du Salon des Animaliers. Il abandonne vite les Artistes Français pour la Société Nationale des Beaux-Arts dont il devient sociétaire à partir de 1908. Il fréquente épisodiquement d'autres salons (Automne, Tuileries, Artistes Décorateurs). En revanche, ses envois aux Artistes Animaliers, salon créé en 1913 sont réguliers jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Nombre de ses œuvres figurent aux musées du Luxembourg, des Arts Décoratifs, de Caen, de Rouen, de Gand, etc...

En Normandie, Bigot expose dans la plupart des manifestations artistiques importantes et, en 1926, il devient membre du comité de la nouvelle société des Artistes Bas-Normands.

Ce sculpteur, dont la grande période se situe entre deux guerres, est officiellement consacré par la remise de la Légion d'honneur en 1926, à l'occasion de l'Exposition internationale des Arts Décoratifs, et par l'acquisition d'un grand nombre de ses œuvres par l'Etat.

Il réalise pour les villes de Caen et de Honfleur les monuments aux morts de la guerre 1914-1918.

Jusqu'à la fin de sa vie, Bigot sculpte et dessine dans son atelier honfleurais où aiment à se retrouver les grands artistes de l'Estuaire : les frères Saint-Delis, Gernez, mais aussi Friesz ou Dufy.

Bigot meurt à Equemauville, le 26 avril 1953.

Extrait de **Eric Lefèvre**

in « Les artistes bas-normands au salon de 1929 » Edition du Conseil Général du Calvados sous la direction de Louis Leroc'h Morgère

Le Sabotier

Lui aussi a été à l'origine un artisan de la forêt et il en fut certainement longtemps en Normandie comme il en était encore en haute Bretagne aux alentours de 1900 quand les sabotiers travaillaient dans les cabanes de planches en lisière de la forêt de Fougères. Sans doute est-ce à cause de cela que les sabotiers n'apparaissent guère dans les recensements d'artisans que l'on peut faire d'après les documents d'Ancien Régime. D'autre part, il conviendrait de vérifier si à partir de la fin du XVIIIème siècle il ne s'est pas produit un essor de la saboterie qui apparaît très active pendant tout le XIXème siècle. Resterait à en déterminer les causes : augmentation de la population, notamment dans les campagnes ? Meilleur empierrement des chemins, car le sabot ne convient pas en terrain boueux ? Essor général de l'artisanat et de l'industrie, car le port du sabot est tout indiqué pour tous ceux qui travaillent en atelier ? Quoi qu'il en soit, les sabotiers ont été fort nombreux en Normandie au siècle dernier.

C'est un travail d'hiver que celui du sabotier ; en été, l'artisan travaille comme journalier agricole ou tout simplement à l'entretien de la petite exploitation dont il est propriétaire. Nous retrouvons donc là, comme si souvent, le jumelage des activités agricoles en milieu rural. Même si son atelier est dans un village, le sabotier va en forêt, soit pour abattre les arbres correspondant au volume de bois dont il a besoin, soit, s'il les a acquis déjà abattus, pour en préparer les troncs et les débiter en petites sections plus faciles à transporter jusqu'à son atelier. Pour ces travaux en forêt, surtout l'abattage, les sabotiers se retrouvent à plusieurs.

Les bois recherchés pour la saboterie sont l'aulne réputé imputrescible, mais plus encore le hêtre et le noyer, plus légers.. La technique consiste essentiellement à creuser le bois et l'outillage comporte pour ce faire tout un jeu de cuillers, de gouges, de tarières et de mèches. D'autres outils servent à la finition : le paroir pour l'intérieur du sabot, la plane pour l'extérieur. Cet outillage n'est pas toujours de provenance locale : celui d'un des derniers sabotiers de la région de Tinchebray comportait par exemple, des outils provenant d'une usine d'Autun. Il est parfois complété par quelques accessoires permettant de travailler le cuir. En effet, certains sabots, plus échancrés, comportent une bride en cuir : ce sont souvent des sabots de femme. D'autres sont renforcés d'un fil de fer logé dans une rainure pratiquée à cet effet. Enfin, il existe des artisans spécialisés dans la fabrication des galoches dont seule la semelle est en bois, le dessus étant constitué par un croissant de cuir – ce sont, à peu de choses près, les sabots scandinaves actuellement à la mode .

D'après Jean-Jacques Bertaux in « L'artisanat en Normandie »

FABRIQUE DE TAILLANDERIE

Spécialité d'Outillage pour Sabotiers et Galochiers

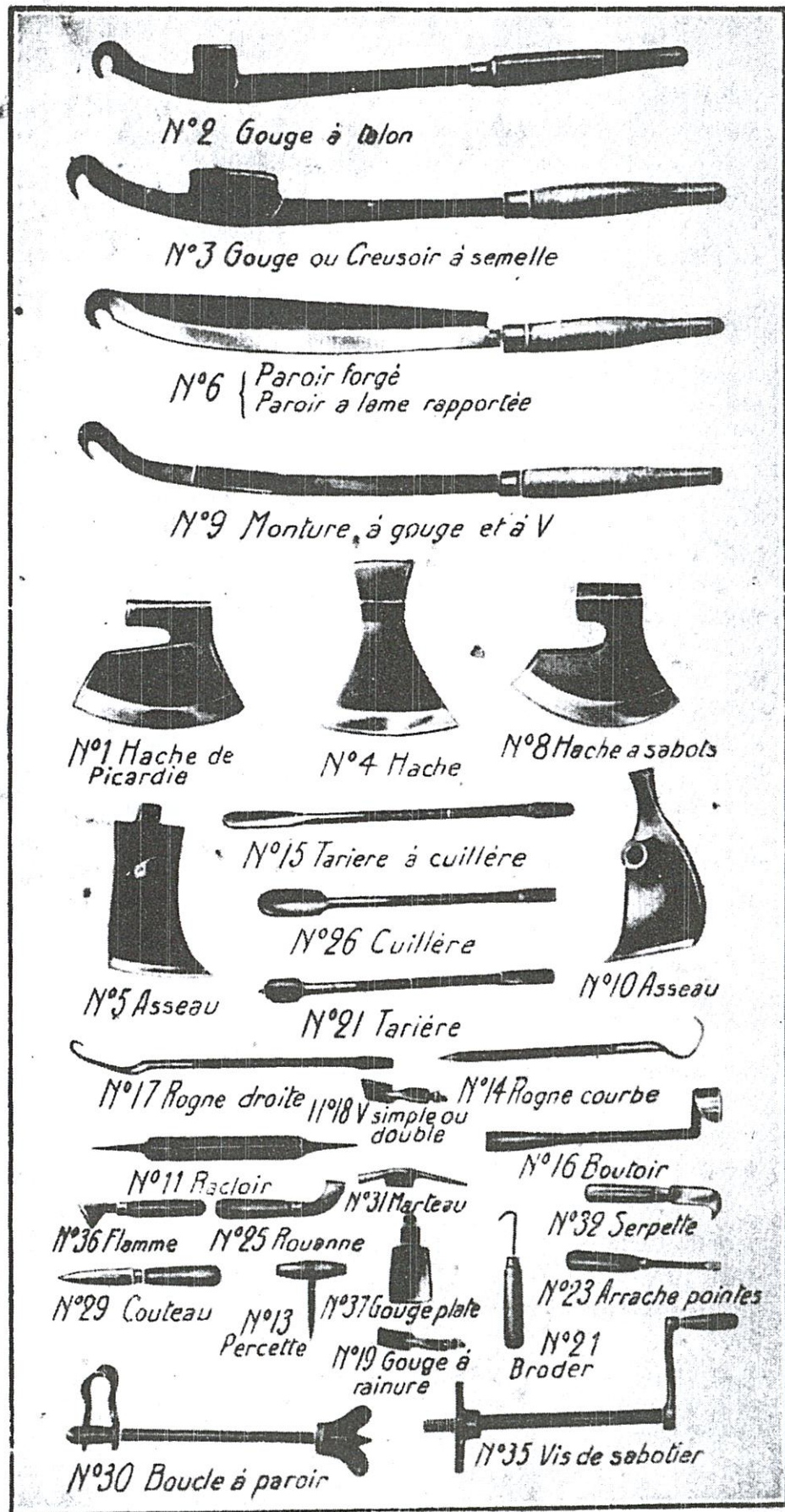
R. C. Riom 1023

R. M. Riom 127

Compte-Chi
Clermont

GUILLAUMIN Aîné

78, Rue Jean - Jaurès - SAINT-ÉLOY-LES-MINES (P.-de-D.)



Sabots exposés dans la vitrine du sabotier

Paire de sabots, demi-couverts, à bout large dit «canard» brides gansées de soie bleue, pourtour du sabot doublé de tissu doublé, semelle intérieure tapissée d'un tissu peluche. Décor sculpté d'une suite de feuilles, de quatre filets gravés en dents de scie, bout plissé simulant le cuir brisé des chaussures, brides garnies d'une rose en soie bleue. Marque au pochoir du sabotier «Fournigaud à Moulins». Dédicace à la plume «à Melle Falcoz, souvenir de l'abbé Charton, 1856.

(réf. n°204, page 99) du catalogue de Roger Verdier, sur l'exposition «L'Art en Sabots» à Busseol (Auvergne) 1993

Paire de sabots, couverts, à bout pointu, semelle simulée, à talon profilé en doucine. Décor sculpté sur fond quadrillé de fleurettes et de feuillage, trace de fausses piqûres sur le coup de pied et autour du décor, simulant une empeigne.

(réf. n°48, page 30) du catalogue de Roger Verdier, sur l'exposition «L'Art en Sabots» à Busseol (Auvergne) 1993

Paire de sabots, demi-couverts, à bout pointu et relevé, brides genre coussin périgourdin. Incisé à la rainette de branchage feuillages, brides moulées d'un écusson strié de lignes ondulantes et d'un filet perlé.

Sabots ayant été portés par Michèle Lemaître, dans son enfance. Venant de sa famille de Bretagne.

(réf. n°199, page 98) du catalogue de Roger Verdier, sur l'exposition «L'Art en Sabots» à Busseol (Auvergne) 1993

Paire de sabots, miniature, demi-couverts, à bout relevé, légèrement relevés, semelle à talon délimité et à double talon transversal et divergeant. Ces sabots peuvent être posés à plat ou debout. Décor gravé de draperies et de perlages. Pas de brides.

Voir modèle approchant, dans le catalogue «l'Art en Sabots» n° 58, page 33.

Paire de sabots, à bout arrondi, décor façon bottier, à deux couleurs de cuir contrastées, simulant une empeigne de chaussure piquée. Voir type 53 «l'Art en Sabots».

Paire de sabots, découverts, à bout large dit «canard», brides larges en cuir, moulées de grands rinceaux.

Voir modèle approchant, dans le catalogue «l'Art en Sabots», page 77 et 78, n° 137

Paire de sabots, demi-découverts, à bout large dit «canard», talonnière en cuir, à oeillets pour lacets, clouté sur l'extérieur du sabot. Décor sculpté à la rainette et à la gouge, d'un plissé en éventail sur le rebord, sur le dessus dans une cartouche en pointe, décor géométrique formant rosace.

Voir modèle approchant, dans le catalogue «l'Art en Sabots», page 85 et 86, n° 161.

Paire de sabots, à bout large dit «canard», brides très larges, talons pratiquement inexistants. Décor sculpté d'une fleur avec deux feuilles de chaque côté. Trou percé sur chaque sabot pour les attacher.

Voir modèle approchant, dans le catalogue «l'Art en Sabots», page 78, n° 165, une talonnette est collée dans le sabot de gauche, brides manquantes.

Paire de sabots, couverts, à bout pointu comme une corne retournée, vers le coup de pied, Semelle simulée.

Paire de sabots, couverts, à bout pointu, empeigne gravée à la pointe en faux cuir, au dessus gravure d'un feuillage. Les deux sabots sont attachés par un ruban rose.

Paire de sabots, semelle de bois à bout pointu, empeigne en cuir brun foncé, clouté sur la semelle.

Paire de sabots, miniatures, gravure de deux lignes en forme de vagues figurant une empeigne.

Paire de sabots, miniatures, couverts, gravures figurant une bride avec un noeud.

Paire de formes pour chaussures, à bout relevé, marque en creux, dans un rond «ESPY Toulouse», au dessus le chiffre 26 et au dessous le chiffre 9.

Paire de galoches, type «sabotine» à courte empeigne en cuir et talonnette en bois, brides en cuir naturel, empeigne plissée à bord festonné. Etiquette avec les marques «Fabrique de galoches en tous genres», deux lettres entrelacées d'un C au centre d'un M ou A, «qualité garantie», modèle déposé; «Mack et Sévin-Reims». Les brides ne sont pas clouées sur le sabot. Taille au pochoir inscrit sous les sabots: 21 1/2.

Semelles de bois gallo-romaines trouvées sur le site de Touffréville

Le bois, matière première accessible et relativement facile à travailler, servait à la fabrication de multiples objets pendant l'Antiquité : des éléments de construction, des outils, des armes, des meubles, des tonneaux, des écuelles... Malheureusement, comme pour d'autres matériaux organiques, ces objets en bois ne sont que très exceptionnellement conservés, dans des conditions d'anaérobie (sans oxygène). Le site gallo-romain de Touffréville a livré un certain nombre de ces objets rares grâce à des poches de sédiments gorgés d'eau conservées dans des structures en creux (fosses, fossés, puits), dans un substrat argileux très peu perméable. Quatre semelles de chaussures en bois complètent un ensemble très important d'éléments de chaussures en cuir.

Les *sculponae*

La *sculpona* est une semelle de bois sur laquelle est cloué un dessus de cuir.

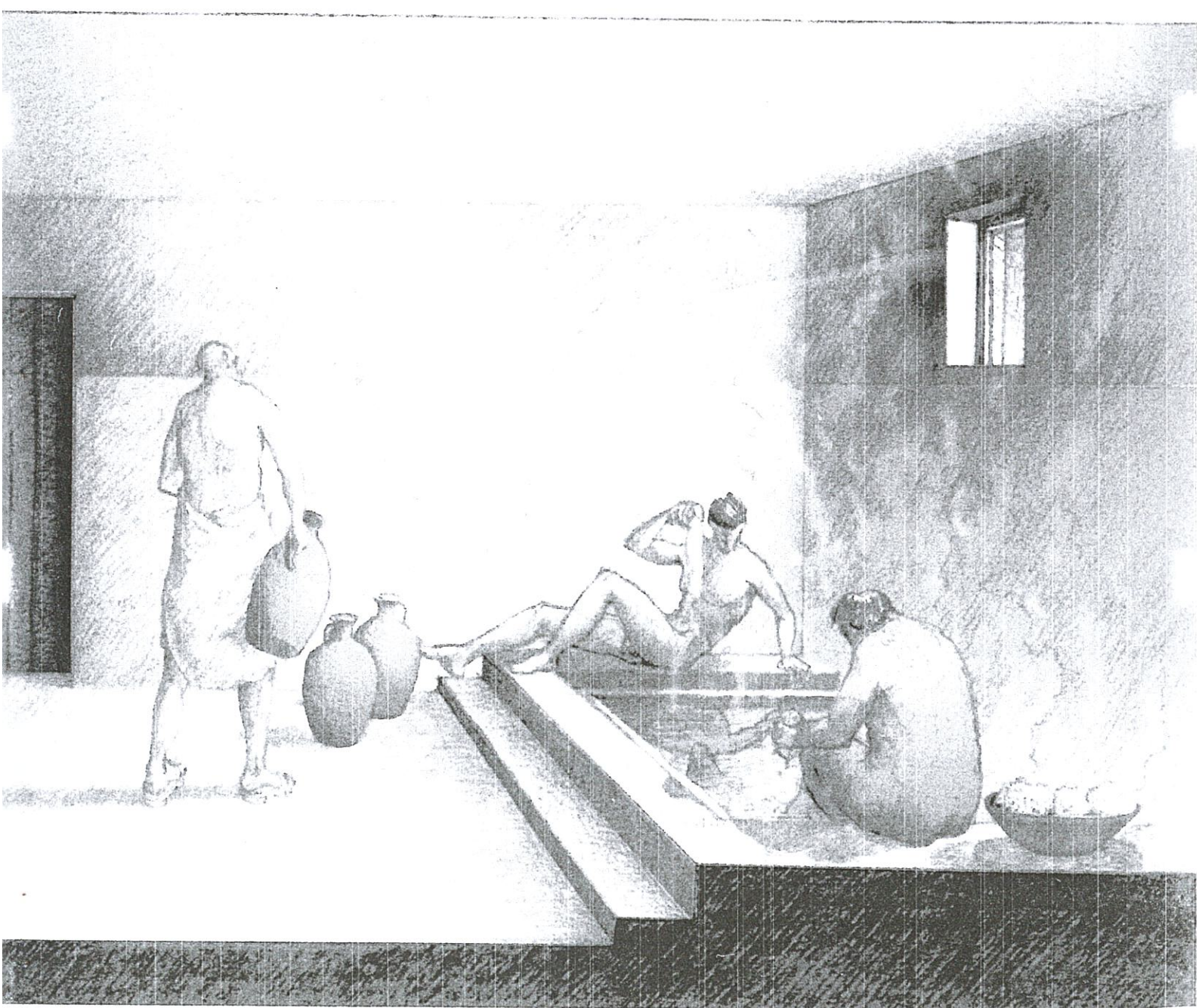
Dans un puits, une paire de ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui "claquettes" a été trouvée dans un très bon état de conservation. Chaque semelle en érable, à bout effilé, comporte deux soubassements, le premier sous l'emboîtement et le second sous l'avant-pied. Lorsque l'on observe la tranche de ces deux semelles, on relève, et ce uniquement dans la cambrure, la présence des perforations du clouage du dessus. Il semble donc que ces objets comportaient une bride couvrant uniquement le cou-de-pied (partie du pied au niveau de l'avant du tarse).

Une autre sorte de *sculpona*, découverte dans une grande fosse ayant servi de dépotoir, est représentée par un seul fragment. La présence de clous encore en place prouve que tout l'avant-pied était couvert. Le bois utilisé est du hêtre.

La quatrième pièce consiste en une planche comportant une légère surépaisseur au niveau de l'emboîtement et de l'avant pied. Dans ces deux zones, l'objet est renforcé, sur sa face en contact avec le sol, par un cloutage. L'observation de la tranche de la semelle indique qu'une pièce de cuir était clouée à l'arrière (le quartier) et qu'une bride devait bloquer les mouvements de l'avant-pied. Ainsi la famille des *sculponae* semble être bien représentée à Touffréville.

Les découvertes de *sculponae* sont rarissimes, se résumant actuellement à seulement 5 sites publiés pour la France, l'Allemagne et les Pays-Bas. Il s'agit pour la plupart de découvertes anciennes, de contextes mal datés. A Touffréville, ces semelles datent de la fin du IIe/début du IIIe siècle après J.C.

Nicola COULTHARD et Véronique MONTEMBAULT



Les semelle de bois ou *sculponae* étaient particulièrement utilisées dans les thermes

Salle n° 1

Catalogue des objets exposés

1 – Coutre: Outil utilisé par les lattiérs, les fendeurs de bois qui voulaient obtenir de fines feuilles de bois pour confectionner différents objets comme moules à fromages de Livarot (les clichés), mesures à grains etc... Le lattiér (fabricant de lattes) frappait sur la lame avec un maillet pour pratiquer l'entame et obtenir des planches d'un pouce et demi d'épaisseur qu'il débitait en lattes suivant le droit fil en manoeuvrant la lame au moyen du manche selon les difficultés rencontrées.¹

2 – Hache: à lame étroite et épaisse utilisée pour fendre les billots (?)

3 – Pied à coulisse de forestier : utilisé pour mesurer le diamètre des troncs d'arbres.

4 – Rouletabille: Appareil muni d'un fort manche et d'un croc métallique utilisé pour déplacer les troncs d'arbres ébranchés.

5 – Vitrine plate de sculpteur: Outils de sculpteur de F. Cottin comprenant essentiellement des gouges

Ebauches de sculptures (F. Cottin)

Oiseau (F. Cottin)

Serre-livres constitués de deux moines et faux livres en bois (sculptures F. Cottin)

Racloir

6 – Vitrine haute de sculptures : Chouette en ébène de R. Bigot
Faucon (chêne) de R. Bigot

Levrette couchée sculpture de Géo Lefèvre.

Sculpture en ronde bosse : levrette couchée en rond, museau pointu placé sur ses pattes postérieures ; dos à côtes saillantes, pattes repliées aux muscles tendus. Cette sculpture bien que ne possédant pas de signature est attribuée à Géo Lefèvre ; il a sculpté un bois de récupération, un chêne sec et dur, qui ajoute à l'œuvre une patine qui lui convient bien

Géo Lefèvre : sculpteur lexovien, première moitié du XXe s.
(Roger Verdier)

7- Traverse haute d'armoire : Normandie 1830

8 – Panneaux de portes d'armoire de mariage, Normandie XVIIIe siècle.

9 – Traverse basse d'armoire normande

¹ Fernand Rault, « Forestier d'autrefois » revue Le Pays d'Auge janvier 1976

10 - Porte de chapelle

(Normandie fin XVI^e siècle

Collection : musée de Normandie, Caen)

Porte de chapelle dédiée soit à une confrérie de saint Sébastien soit à une corporation d'arbalétriers ou d'archers.

Porte à bâti monté au carré et chevillé, à deux montants, cinq traverses composant quatre compartiments, de bas en haut :

- 1) deux panneaux verticaux séparés par une traverse médiane
- 2) un panneau (manque)
- 3) à jours de quatre balustres tournés (manquent)
- 4) panneau à jours. Traverses transversales à enfourchement sur le montant formant cimaise ; panneaux à plates-bandes, montés à rainures et languettes ; balustres autrefois assemblés à tenons et mortaises

Ornementation : sculptée en creux ; montant du bâti et traverse médiane : longues pennes ; traverses : moulurées ; panneau de gauche : arbalétrier à tête bouclée, vêtu à la romaine d'une sorte de cuirasse à lanières pendantes, portée sur une tunique, jambes chaussées de bottes de militaire de cour à la mode dans la dernière décennie du XVI^e siècle. Le panneau droit : Sain Sébastien, tête à chevelure bouclée, nu, les reins ceints d'une étoffe, attaché au poteau par les chevilles et les poignets ; panneau supérieur : sculpté à jours de deux involutions à crossettes, avec feuillages ; fleuri de (?) à large corolle remplie de graines. (Roger Verdier)

11 – Montant de coffre : bois de chêne, Normandie ou Ile de France, 2^{ème} moitié du XVI^e siècle (collection musée de Normandie).

Pied droit, élément recoupé à ras des mortaises ; rainures faces et côtés.

Ornementation : sculptée en haut relief ; arc de triomphe sur lequel se détache puissamment en angle, une allégorie féminine vêtue d'une longue robe au drapé savant ; tête à chevelure abondante, elle tient dans sa main gauche un cœur enflammé.

(Roger Verdier)

12 – Élément de chaise à porteurs, bois sculpté doré et repeint, Paris XVIII^e siècle

Panneau sculpté en haut relief ; tête feuilles à bouche grimaçante, ouverte, à dents apparente, bordée, de chaque côté, d'un enroulement ; bord inférieur chantourné, mouluré en quart de rond et sculpté.

Par tradition orale, nous avons une idée d'appartenance de ce bois sculpté : il proviendrait d'une chaise à porteurs. Sous la couche de peinture apparaît de la dorure à la feuille d'or.

(Verdier)

13 – Façade de tiroir : Normandie 2^{ème} moitié du XVII^e s.

Bois de noyer. Forme rectangulaire ; petits côtés creusés d'un logement à queue d'aronde (8.5 cm de large) ; contreparement à rainure (embrèvement du fond) ; serrure intérieure (manque).

Ornementation : tiroir de meuble fermant à clé ; la serrure montée à l'origine était celle d'une porte que l'on a adaptée au tiroir ; l'entrée de serrure est, d ce fit, placée à l'horizontale, pratique assez courante dans les ateliers n'ayant pas de serrures différentes.

(Roger Verdier)

14 - Façade de coffre . Normandie fin XVIe s. – collection Musée de Normandie, Caen

Ornementation : bâti mouluré : montants et grandes traverses à chanfreins arrêtés ; traverses à quart-de-rond butant ; baguettes tournées à balustres en poire ; bagues et boules ; deux panneaux et le médian : losange à bords moulurés, sculptés en creux d'une rosace et de deux cœurs à pointes opposées ; deux panneaux à losanges à bords moulurés, sculptés de strigiles horizontaux dont un à rosace ; écoinçons motifs de triangles.

Serrure en fer forgé, à moraillon, les deux contreforts en fer torsadé forment clou et fixent le palâtre sur la terrasse ; les pointes , traversées sont rabattues sur le contreparement ; cache-entrée mobile découvrant une entrée à profil de panneton épaté ; à gauche petit coeur ajouré.

Roger Verdier « Le bois sculpté du XVe au XX siècle

14 – Photographie 5– Figure de proue d'un navire du XVIIe s.

15 – Vitrine sculptures à thème religieux :

n° 56(numérotation dans la vitrine) : **Saint Michel** – bois de tilleul – Normandie fin XVIIe s.

Description : sculpture en ronde bosse ; saint Michel en chevalier, à pied, terrassant le dragon ; tête à chevelure bouclée ; vêtu à la romaine, en tunique, une longue et large cape jetée sur ses épaules, nouée sur sa poitrine et tombant jusqu'aux pieds. Bien que vêtu d'étoffe, ce saint Michel a des genoux protégés par des genouillères dont le modèle rappelle celui de l'armure en fer du XVe siècle ; il terrasse le démon ; d'une main il brandissait un glaive flamboyant (manque), de l'autre il se protège par un bouclier. Le démon est piétiné, couché, mais il essaie de se relever ; il a pris forme humaine à pieds griffes avec des ailes dans le dos. Le pied droit de saint Michel lui force le bassin.

(Roger Verdier)

n° 57 : **Sainte Femme**, bois de chêne, Normandie XVIe siècle

Sculpture en ronde bosse ; Sainte femme vêtue d'une longue robe, les plis savamment disposés ; tête recouverte d'un long voile retombant sur les côtés, les mains placées à la hauteur du plissé présentaient (?).

trois enfants ressuscités, nus, la tête couverte d'un bonnet, les mains jointes dans l'attitude de la prière ; les deux premiers émergent à mi-corps, le troisième essaie de sortir du saloir, il a déjà passé une jambe par dessus bord.

Bois de chêne, Normandie ou Nord XVI^e siècle.

(Roger Verdier)

n° 59 : Saint Denis, fin XVII^e siècle.

N° 60 : Evêque, fin XVII^e.

17 – 18 : colonnes composées de divers éléments d'époques gothique et renaissance pour soutenir les anges datant du XIX^e siècle.

19 – Bâton de confrérie de charité

21 – Colonne : Colonne adossée, à mouvement torse ; base et chapiteau ronds.

Ornementation : sculptée en bas et haut reliefs, dans le creux des spirales, les pampres de vigne à feuilles bien nervurées, les grappes de raisin en fort relief (masses rapportées). Première torse : un enfant, légèrement drapé, assis sur une grappe de raisin ; deuxième torse : aigle à fière allure, posé sur une grappe de raisin ; troisième et quatrième torses : sculpture manquante ; base tournée à gorge et à scoties ; chapiteau sculpté d'acanthes et d'oves (manquent).

Bois de noyer – Normandie fin XVII^e siècle – collection Musée de Normandie, Caen

(Roger Verdier)

22 - Tête d'ange, bois de sapin – Haute Normandie, 1^{ère} moitié XVII^e siècle.

Description : sculptée en haut relief ; dimensions humaines dépassées ; tête à chevelure fournie, bouclée sur les côtés, une mèche plus importante est enroulée sur le front ; joues très gonflées ; bouche ouverte ; polychromie d'origine, au naturel.

Cette tête d'ange provient sûrement de l'amortissement ou de la partie centrale d'un retable. Il est fort possible que cette tête ait été plaquée sur une autre partie sur laquelle étaient sculptées des ailes ; exemple : le retable de l'église de Courtonne-la-Meurdrac (Calvados) 1652.

Roger Verdier

Les artisans du bois – salle n° 2

1 – Les artisans du bois vus par Dominique Fournier

CAISSE QUE LE LAYETIER ?

Le **layetier** est le fabricant de *layettes*, c'est-à-dire de coffres et de caisses en bois blanc (layetier emballleur), de tiroirs, etc.; en 1767, les layetiers de Paris se qualifient de *maîtres layetiers écrivains*.

C'est un nom de métier en *-ier* dérivé de *layette*, qui a d'abord désigné un tiroir d'armoire, un coffre léger et de petites dimensions, où l'on peut ranger des papiers, des vêtements, etc. Par métonymie, ce mot a fini par évoquer le contenu du tiroir d'armoire, et plus particulièrement le trousseau du nouveau-né (17e s.). Le mot apparaît en moyen français (fin 14e, début 15e s.) sous les formes *laiete*, *liette*, *laiette*, etc., où il représente un dérivé diminutif en *-ette* de l'ancien français *laie* "coffre, boîte" (dont le fabricant se nomme *laiier*), généralement considéré comme un emprunt au moyen néerlandais *laeye* "coffre, petite caisse", variante de *lade* "boîte, caisse, réceptacle", etc. (cf. néerlandais *lade*, moyen haut-allemand *lade*, allemand *Lade*, de sens proches ou identiques; cf. aussi suédois *lada* "grange"); ces mots se rattachent au germanique commun **hlathan* "mettre à plat; charger" (cf. anglais *to lade*, néerlandais, allemand *laden*, ancien norois *hladha*, gotique *-hlathan*), dont le radical **hlath-* est issu de l'indo-européen **klat-*, élargissement en *-t-* de la forme courte de la racine **klā-* "étaier, mettre à plat" (cf. vieux slave *klasti* "poser, mettre à plat").



LE MENUISIER PAR LE MENU

Le nom du **menuisier**, attesté dès le 13e siècle, est celui de l'artisan qui fait de menus travaux en bois, et, plus généralement, des ouvrages délicats, quels qu'ils soient (orfèvrerie, etc.); son sens moderne date du 15e siècle.

Le mot est un dérivé agentif en *-ier* de l'ancien français *menuisier* "diminuer, amincir; couper menu" < latin populaire **minutiare* "rendre menu", dérivé verbal du latin *minutia* "petitesse", plus tardivement "parcelle, petite chose"; mot formé sur *minutus* "petit, menu", participe passé du verbe *minuere* "diminuer, amoindrir", lui-même dérivé de l'indo-européen **mi-nu-*, forme suffixée en *-nu-* de la racine **mei-* "petit", au degré zéro (cf. grec *meiôn*, latin *minor* "moins, moindre").

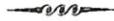


LE HUCHIER AU GRAND JOUR

Le **huchier** était en ancien français le nom du menuisier; il désignait initialement le fabricant de *huches*, puis d'une manière plus générale le fabricant de meubles; ces derniers étant fréquemment ornés de sculptures au Moyen Âge, le huchier a également désigné le sculpteur sur bois.

C'est un dérivé agentif en *-ier* de *huche* "coffre", noté *hutica* en latin médiéval. Le mot est d'origine incertaine, probablement germanique d'après sa répartition géographique (Flandres, aire normano-picarde). Dans ce cas, il est peut-être à rattacher au germanique occidental (westique) **hōdjan* "protéger" (cf. anglais *to heed* "prendre soin de, être attentif à"), apparenté à *hōda* "couvre-chef, capuchon" (cf. anglais *hood* "capuchon", allemand *Hut* "chapeau"), mots dérivés du radical germanique **hōd-* < indo-européen **kād̥h-* "couvrir, abriter" (cf. aussi anglais *hat* "chapeau").

Mais une autre explication, tout aussi vraisemblable, a été proposée, qui tient compte des nombreux sens du mot *huche* en ancien français, en particulier "boutique, étal", "arche de Noé" et "vivier" : ce serait alors un dérivé du germanique **hutta* "abri" (cf. moyen haut-allemand *hütte*, ancien haut-allemand *huttea*, *hutta*, d'où le français *hutte*) < germanique commun **hūð-jōn-*, littéralement "cachette", dérivé nominal du verbe *hūð-jan* "cacher, se cacher" (cf. anglais *to hide*); le radical germanique **hūð-* représente l'indo-européen **kūdh-* < **kuadh-*, degré zéro de **keu(ə)dh-*, élargissement en *-dh-* de la racine **(s)keu(ə)-* "couvrir, cacher" (cf. latin *cutis* "peau"; *obscurus* "sombre", initialement "couvert, caché").



LE CHARPENTIER ARRÊTE SON CHAR

Le terme **charpentier** désigne en ancien français le charron (sens attesté dès le 12^e siècle) aussi bien que l'artisan qui taille et assemble le bois, d'une manière générale; seul ce second sens a subsisté.

Le mot est issu du gallo-roman **CARPENTARIU* < latin *carpentarium*, accusatif de *carpentarius* "charron", et, très tardivement (8^e s.) "charpentier" en bas-latin; il s'agit d'un dérivé agentif en *-arius* du latin *carpentum* "char couvert à deux roues, à l'usage des femmes" < gaulois **carpentom* "char" [cf. irlandais *carbat*, *carpat* "voiture"], lui-même dérivé du gaulois **carros*, **carrom* "char, voiture de charge à quatre roues" < celtique **karros*, **karrom* (cf. ancien irlandais, irlandais, ancien gallois, breton *carr*, gallois *car* "char, chariot, voiture") < indo-européen **krs-o-s*, **krs-o-m*, formes suffixées en *-o-* du degré zéro de la racine **kers-* "courir" (cf. latin *currere*, participe passé *cursus* "courir").



Charpentiers et menuisiers

Construction des maisons - tant pour la charpente des toits que pour le pan de bois des murs -, construction navale, fabrication des meubles, telles étaient les trois destinations principales, combustible mis à part, du bois des forêts normandes à l'époque moderne et encore au XIXe siècle. Tout panorama de l'artisanat traditionnel normand devrait donc faire place aux charpentiers et aux menuisiers. Malheureusement et aussi paradoxal que cela puisse paraître, si l'on a beaucoup écrit sur les maisons en pans de bois du Pays d'Auge et du Pays de Caux, si l'on a volontiers passé en revue les caractéristiques locales du mobilier normand, tout particulièrement des fameuses armoires, on ne s'est jamais attardé sur les artisans au travail desquels ils étaient dus, et surtout pour les époques les plus récentes. Ce que l'on peut dire, c'est que le nombre de ces artisans fut important, que l'importance de leur production leur valait une condition sociale à coup sûr plus indépendante que celle de la plupart des autres artisans.

Jean-Jacques Bertaux « L'artisanat en Normandie »

Au début du vingtième siècle, et bien souvent encore de nos jours, l'artisan du bois dans les villages augerons est à la fois menuisier, charpentier mais aussi tonnelier comme en témoignent les nombreuses factures que nous avons retrouvées.

Il semble bien qu'il en était ainsi autrefois comme le montre cette supplique adressée à Monseigneur l'Intendant de la Généralité de Caen qui indique que jusqu'en 1717, les marchands de bois, menuisiers et charpentiers ne constituaient qu'une seule communauté et ce n'est qu'en 1779 que furent constituées les communautés de **charpentiers constructeurs en bois**, de **menuisiers**, **ébénistes**, **tourneurs**, **layetiers**, **tonneliers**, **coffretiers** que nous évoquerons dans la salle 2.

A Monseigneur

Monseigneur l'Intendant de la Généralité de Caen, supplie humblement Guillaume Duval, François Exupère Huet et Jean Delaville demeurant à Lisieux, et vous démontrent que depuis l'année 1717 jusqu'en 1779 les menuisiers marchands de bois et charpentiers de la ville n'avaient fait qu'un seul corps et qu'une seule communauté taillable.

A cette dernière époque, ayant été classé par l'Edit de Maîtrise dans deux divers articles, ils deviennent absolument divisés, les uns sous le nom de **charpentier constructeur en bois** seulement et les autres sous le nom de **menuisiers**, **ébénistes**, **tourneurs**, **layetiers**, **tonneliers**, **coffretiers**, et autres ouvriers travaillant en bois.

Archives départementales du Calvados 6 E 436

LE TONNELIER

Le travail du tonnelier commence par la fente de la bille de bois dans le sens du fil pour en dégager des lattes appelées bois merrain. Il se sert d'un coute, outil tranchant que l'on enfonce dans le bois à l'aide d'une maillet. Puis avec la scie il fait des lattes de la longueur du tonneau qu'il veut confectionner. Il pose ensuite cette planche sur un banc à planer pour affiner la douve au moyen d'une plane droite ou creuse suivant la forme concave ou convexe à donner. Pour égaliser les joints il emploie la plane à queue, puis la plane à parer. Il finit avec la colombe, grande varlope fixée au sol.

Le montage du fût commence avec les cercles de montage en fer, le marteau à cercler et la chasse, outil prenant l'épaisseur du cercle afin de le faire descendre le long du fût. Une fois les douves assemblées et le fût mouillé à l'extérieur, un brasero est allumé à l'intérieur, sous cette double action de l'eau et du feu, à l'aide du bâtissoir, étau en bois cordant le fût, les douves prennent leur forme définitive. Le tonnelier passe ensuite à la fabrication du fond qui va aller s'encaster dans une entaille, le jab, réalisé à chaque extrémité du tonneau.

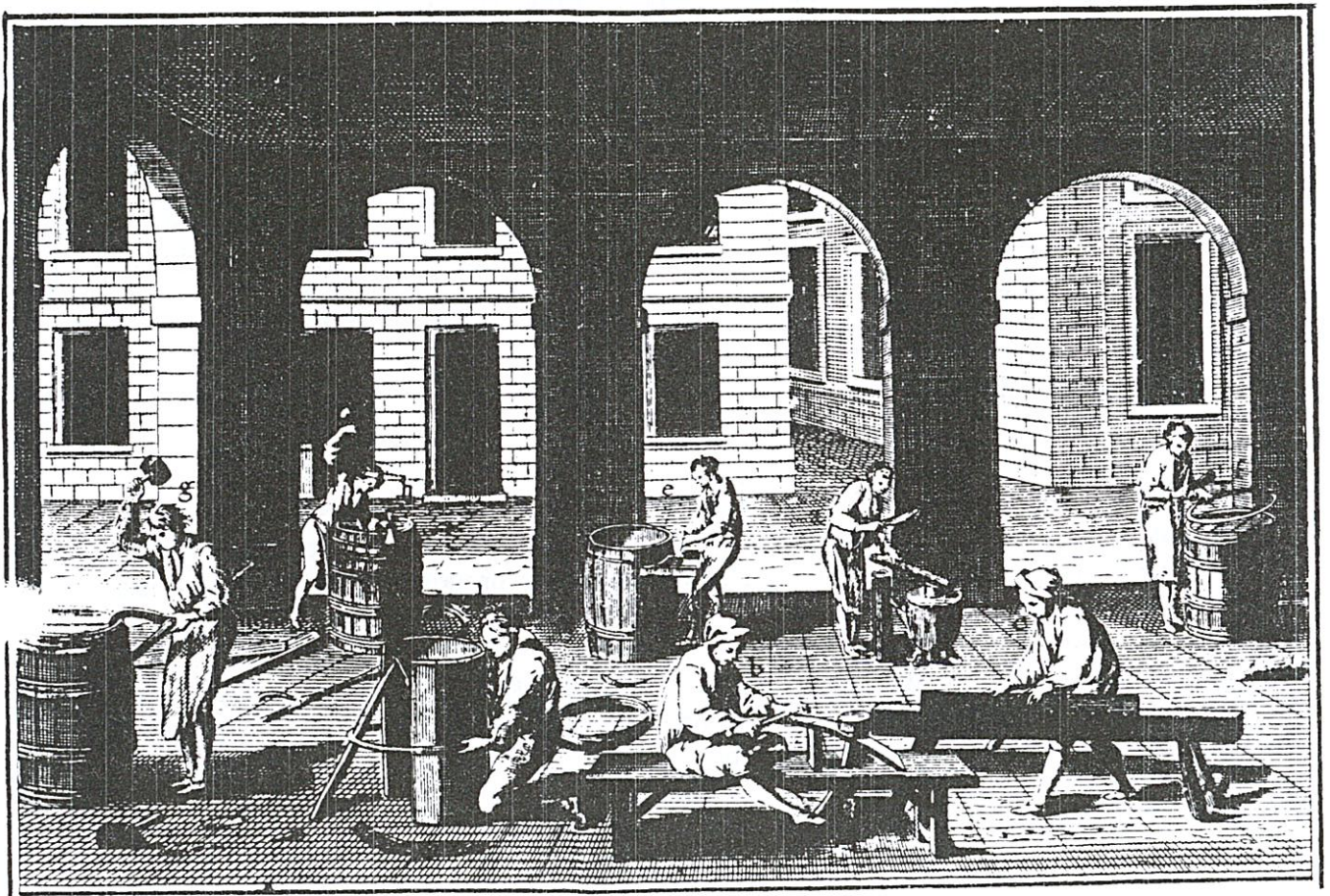
Entretien des futailles

Le fermier doit entretenir les tonnes et tonneaux quand il les a reçus en bon état. Dans les cantons de Lisieux, Orbec, Livarot il est tenu au remplacement des cercles de bois et à leur rebattage. Les cercles doivent être fournis par le propriétaire. Le cercle en bois forme pour les douves une armature préférable au fer, à raison de la faible épaisseur de celui-ci. Aussi les experts sont-ils d'avis que le fermier ne pourra remplacer les cercles en bois par des cercles en fer sans l'autorisation du bailleur. L'on compte 24 cercles en bois pour une futaille, tonne, tonneau ou barrique, quelle que soit sa contenance et de 8 à 10 cercles de fer suivant les dimensions.

Le tonnelier

La planche présente l'atelier d'un tonnelier, avec ses ouvriers au travail.

En bas quelque étapes de la fabrication d'un tonneau. On part d'une planche de chêne, on la taille et la met en forme pour obtenir une douve. On en assemble plusieurs dans un cerclage et on le serre fortement ensemble avec un instrument appelé bâtissoir.



Les « faiseurs de cercles ou cerclaires »

Jusqu'au début du XXe siècle, les tonneaux étaient cerclés avec des cercles en bois. Les cerclaires faisaient des cercles non seulement avec le frêne mais encore avec le bouleau, le saule marsault et le pelard (chêne dont on a enlevé l'écorce pour faire du tan).

On fendait le brin ou bâton en quatre de façon à conserver un côté avec l'écorce³, sauf pour le pelard évidemment.

Sur un établi rustique et portatif appelé banc, le cerclaire fixait le quart de brin et l'égalisait, côté bois, à l'aide d'une plane.

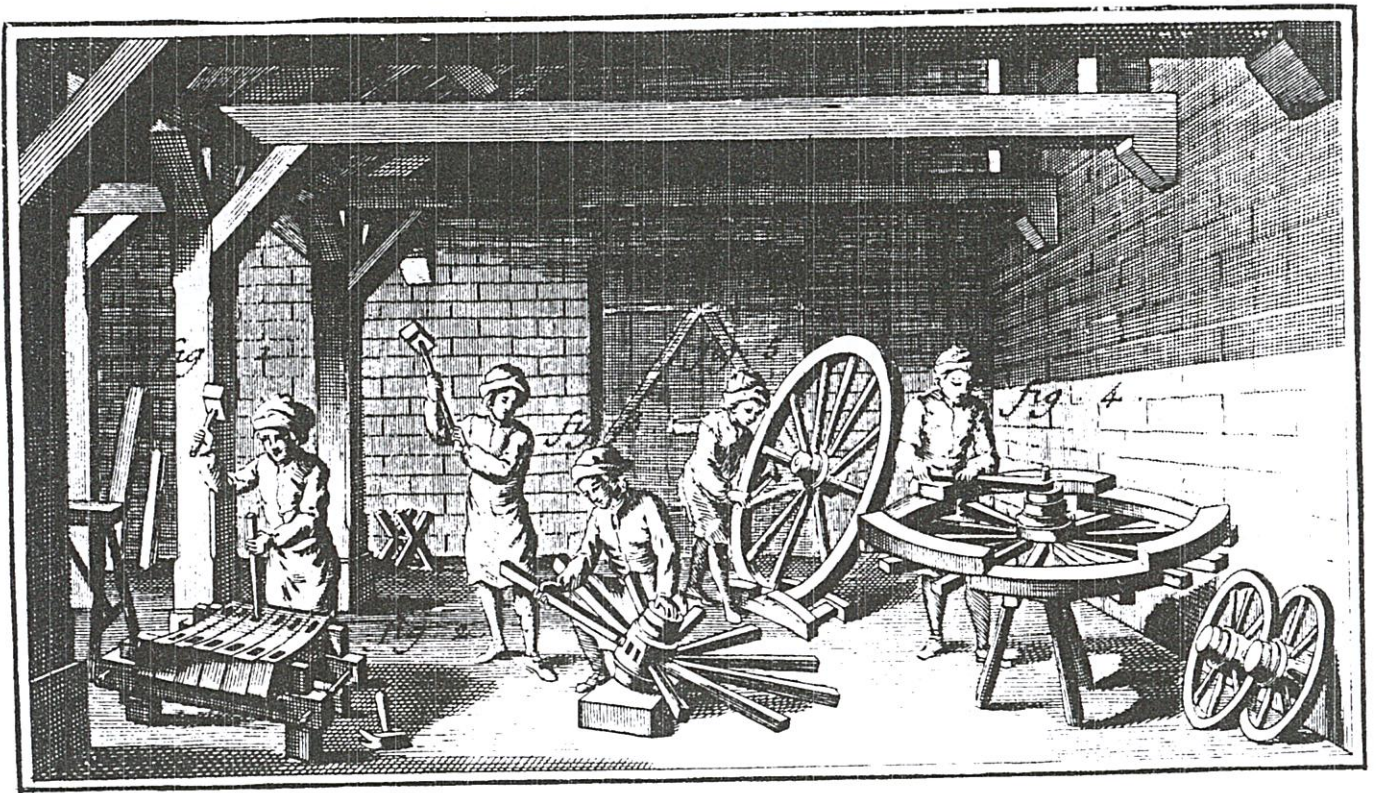
Une extrémité de ce banc rudimentaire était arrondi ce qui permettait de commencer à courber la gaule ; encore imprégnée de sève, elle s'y prêtait assez bien. Ensuite, entre des piquets disposés en rond et solidement fichés en terre, on fixait les cercles préalablement liés avec de l'osier ou encore avec de la ficelle trempée dans du goudron. Les encoches pratiquées sur le bord assuraient la solidité de la ligature.

Les dimensions, largeur, épaisseur et longueur variaient évidemment avec les diamètres des futailles auxquels ils étaient destinés : tonnes, tonneaux, pipes, ponçons, barriques, feuilletes et barils de somme, ces derniers avaient une forme aplatie permettant de les fixer de chaque côté du bât d'un cheval. »

³ Les cercles, que nous présentons et qui viennent de Notre-Dame-de-Fresnay, possèdent leur écorce sur un côté

L'atelier du charron¹

La roue prend sa forme. Un ouvrier utilise une gouge de section carrée pour pratiquer des logements dans le segment de la jante, une autre fait entrer obliquement avec une masse, les rayons de la roue dans le moyeu, un autre utilise un calibre circulaire, supporté par le moyeu, pour imposer la courbure désirée aux segments de la jante, un autre enfin contrôle la bonne mise en place finale des rayons.

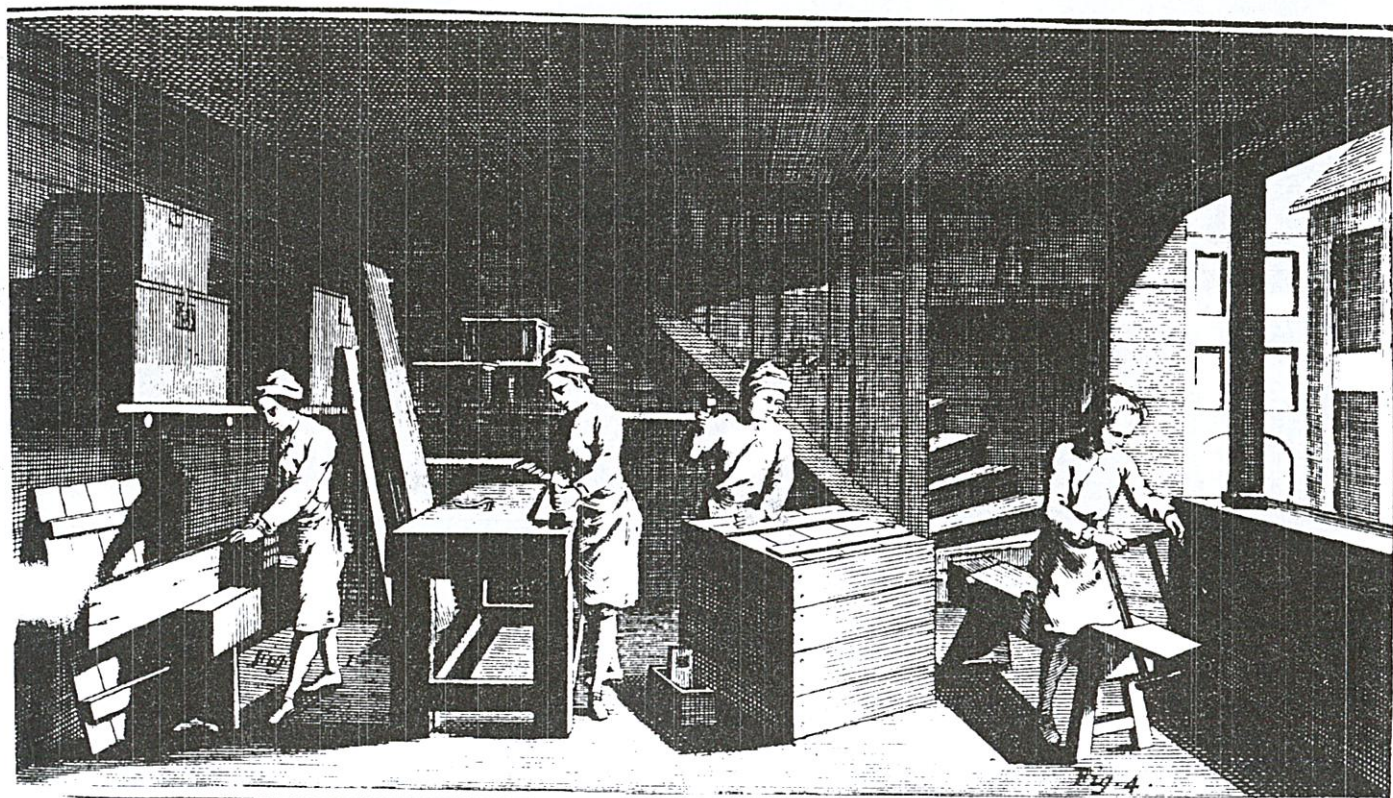


¹ Encyclopédie Diderot D'Alembert, planches et commentaires de Jacques Proust, Comité national du bicentenaire de Diderot

Le layetier

Atelier du layetier

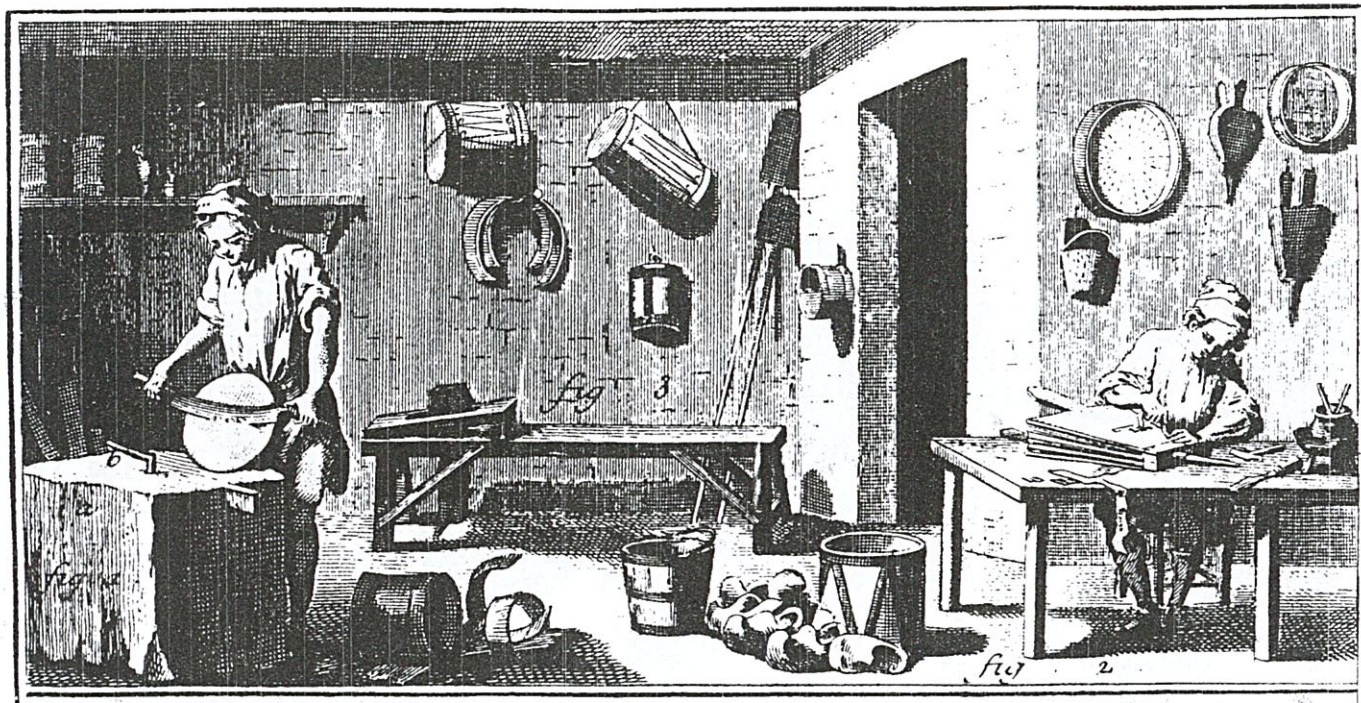
Le layetier est un artisan spécialisé dans la fabrication des boîtes, tiroirs, coffrets ou écrins de grande qualité, des articles de menuiserie fine. Une layette était un ensemble de tiroirs réunis en un meuble commun dont le sens a évolué de nos jours du contenant vers le contenu : c'est maintenant l'ensemble de vêtements destinés à un bébé.



Le boisselier

La planche¹ représente le travail du boisselier qui fabrique des ustensiles de bois tels que tambours, tambourins, récipients de mesure, seaux, sabots, tamis et cribles.

L'ouvrier de gauche est en train de « planer le cul d'un seau » tandis que celui de droite fabrique un soufflet



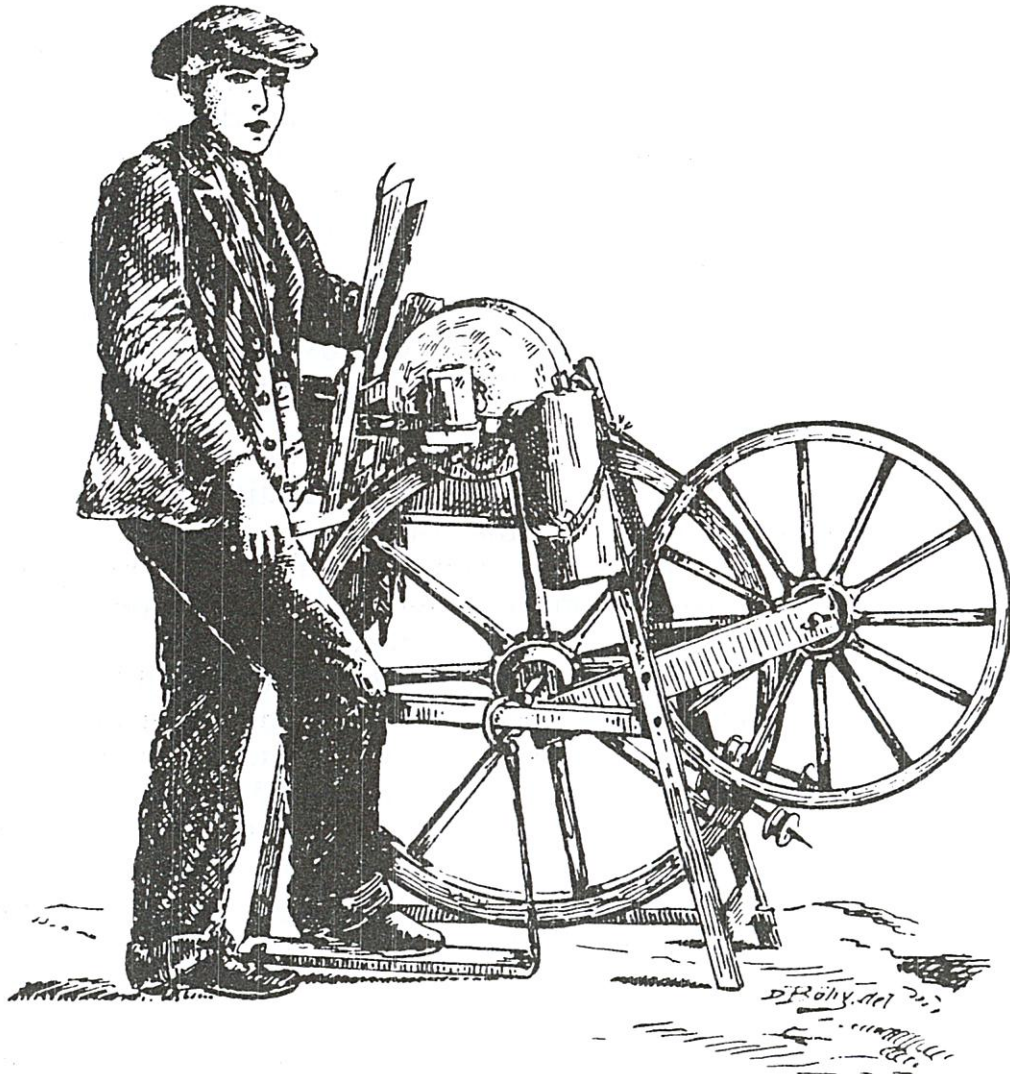
¹ Encyclopédie Diderot et D'Alembert, planches et commentaires présentés par Jacques Proust, Comité national du bicentenaire Diderot

Le Rémouleur

Tous les métiers du bois nécessitent des outils au tranchant bien affûté. Si de nombreux artisans possèdent leur propre meule à aiguiser, il existait dans les campagnes un personnage anecdotique : le rémouleur, qui allait de village en village pour aiguiser ciseaux, couteaux, coupe marc, etc.

A l'origine de la corporation, le maître coutelier monopolisait aussi cette activité. Mais comme elle était très peu rémunératrice, ce furent de petits artisans, les gagne-petit, qui allaient de porte en porte, invitant les ménagères à faire renouveler le fil émoussé de leurs ciseaux. Sa meule ambulante est actionnée au pied par une pédale¹.

La meule que nous présentons appartient à la fondation Schlumberger, château de Crèvecœur.



¹ Raymond Humbert, Gestes et œuvres des artisans, Denoël 1987

Le bois dans une maison gallo-romaine du début du Ier siècle après J.C.

Les constructions maçonnées sont indiscutablement l'un des symboles de la culture gallo-romaine, le mortier n'étant pas employé pendant la période gauloise. Les constructions en terre et en bois gardent néanmoins une place très importante dans le bâti gallo-romain, en ville et à la campagne. Peu étudiés, car rarement conservés, des pans de murs en terre et en bois constituaient les étages de grands bâtiments ou bien formaient toute l'élévation d'un bâtiment. Des variations dans les techniques de construction sont connues pour ces matériaux (pans de bois apparents ou pas, le sens du clayonnage - baguettes horizontales ou verticales...), relevant sans doute des traditions indigènes dans les différentes régions.

A Touffréville, pendant la période augustéenne (la première décennie de notre ère), plusieurs bâtiments en terre et en bois sont érigés. Pour certains, les élévations s'appuient sur des soubassements "en dur", pierres liées à l'argile, pour d'autres, on a retrouvé les traces de sablières basses en bois. L'habitation principale de cette première phase d'occupation gallo-romaine était particulièrement bien conservée grâce à l'incendie qui l'a détruite ; le feu a en effet "cuit" de gros fragments et même quelques pans des parois de terre, figeant les empreintes des éléments en bois (poteaux, clayonnage). De surcroît, de nombreux éléments de bois carbonisés ont été parfaitement conservés.

La structure en bois, véritable squelette du bâtiment, est constituée d'une sablière basse en chêne d'une section rectangulaire (18 x 30 cm), posée à même le sol, sans tranchée de fondation préalable. Sur ces sablières sont érigés des poteaux porteurs en chêne également, de section similaire. Le système d'assemblage sablière-poteaux reste incertain, mais on note une quantité non négligeable de clous en fer, longs de 30 cm pour certains, sur toute la surface du bâtiment. Des fouilles de bâtiments en torchis en Grande-Bretagne ont également livré des clous de cette taille. Entre les poteaux porteurs espacés d'environ 1,10 m est mis en place un clayonnage constitué de lattes horizontales de section rectangulaire (1,5 x 5 cm). Ces entretoises, certainement encastrées à fort entre les poteaux, sont espacées de 40 cm et permettent l'entrecroisement en alternance de baguettes de noisetier de section ronde (1 à 1,5 cm de diamètre) constituant le clayonnage proprement dit.

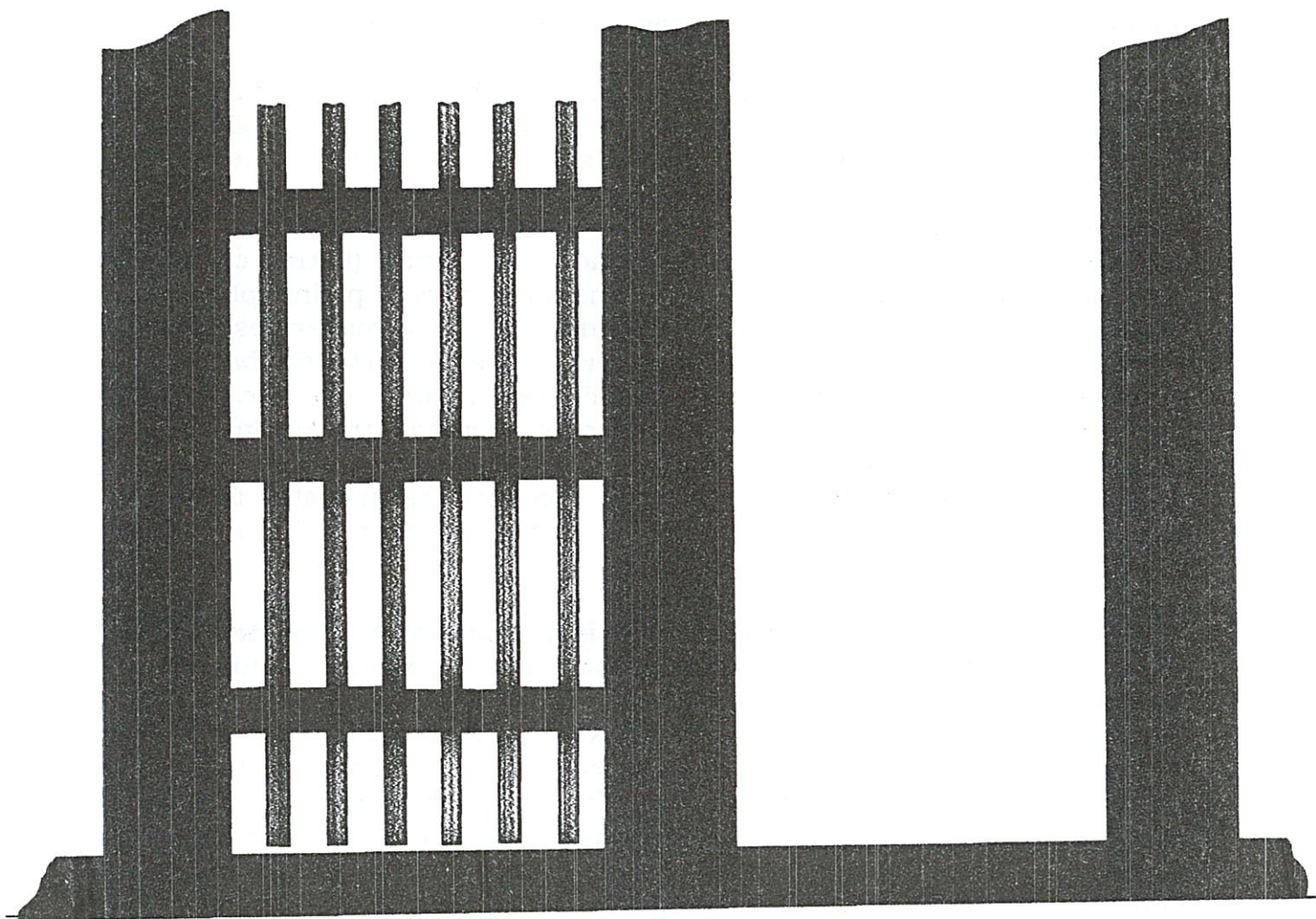
Ensuite intervient le garnissage du mur, symétriquement de part et d'autre du clayonnage, à l'aide de plusieurs couches de torchis, composé d'argile locale et de végétaux. Toute la structure interne du mur est ainsi recouverte par le torchis. Un crépis de mortier puis un

léger enduit peint, blanc sur la plupart des murs, constituent une finition soignée.

Ce bâtiment, de plan élaboré, mesurait 10 x 25 m. La terre battue constituait la plupart des sols, mais un revêtement de "béton" dans deux pièces d'eau contiguës, dont une était dotée d'un bassin maçonné, démontre une recherche de confort.

L'utilisation de matériaux périssables disponibles sur le site tels que le bois et l'argile, représente une continuité des traditions locales. Néanmoins, le grand soin apporté à la réalisation et aux aménagements intérieurs de ces bâtiments, notamment l'habitation principale, s'inscrit d'ores et déjà dans un contexte architectural romain.

Nicola COULTHARD et Jean-Yves Lelièvre



La structure en bois. *Dessin Jean-Yves Lelièvre.*

L'étude du paléoenvironnement du site de Touffréville

Les niveaux gorgés d'eau du site antique de Touffréville ont maintenu un contexte anaérobie stable autour des matières organiques, empêchant tout développement de bactéries destructrices. Outre quelques objets rares, ces contextes conservent de façon remarquable les traces de la végétation proche. Les macrorestes, des branches et racines d'arbres, des noyaux de fruits, des glands, et même parfois des feuilles, sont extraits par les archéologues au cours de la fouille. D'autres indices importants, des graines et des restes d'insectes, sont isolés par tamisage à l'eau. Des prélèvements sont également effectués pour étude palynologique.

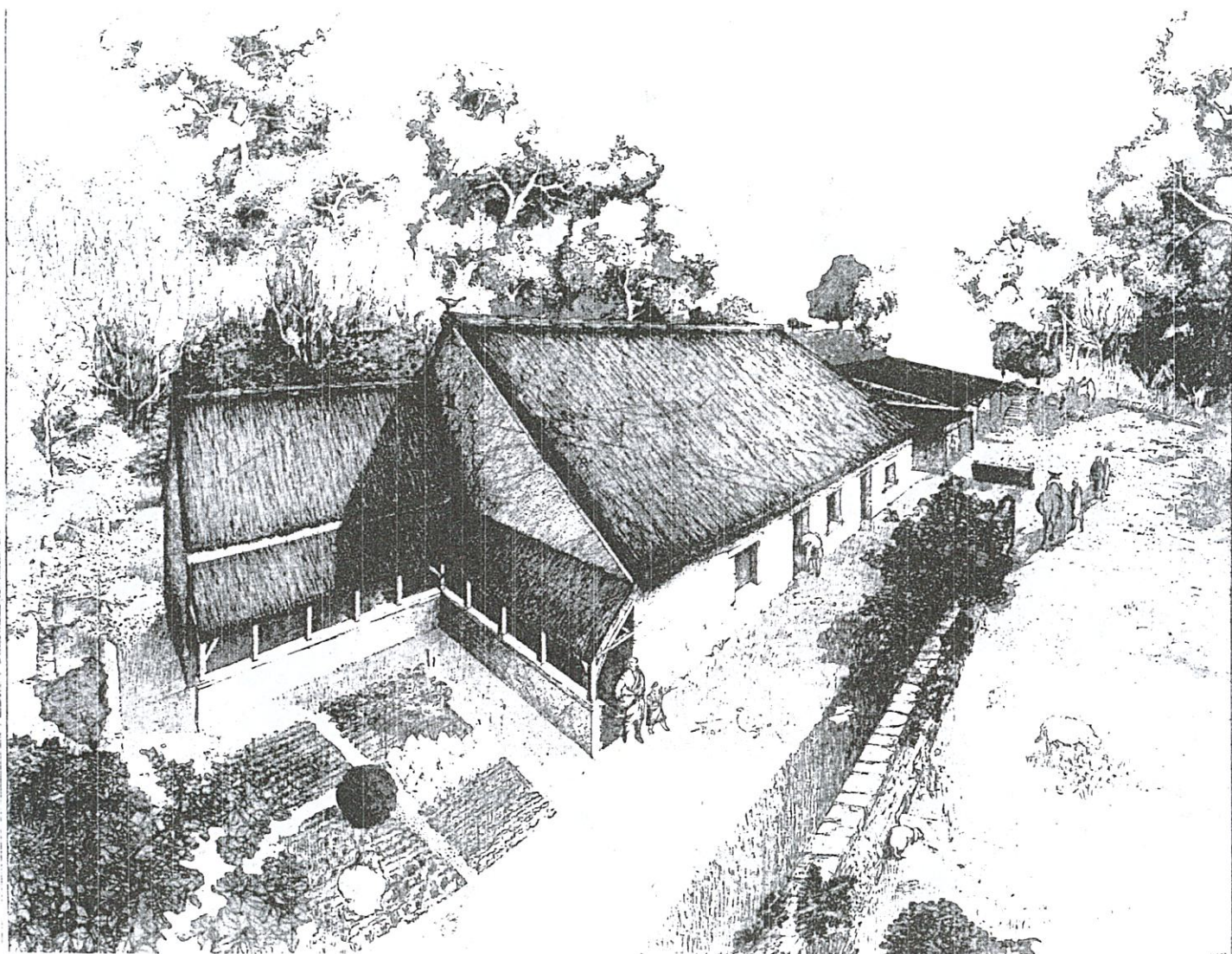
Une équipe de paléoécologues s'est ainsi constituée autour du site, comprenant un carpologue (pour étudier les graines), un palynologue (pour étudier les pollens), un anthracologue (pour étudier des charbons de bois), deux xylologues (pour étudier des bois gorgés d'eau), et deux paléontomologues (pour étudier les insectes). Touffréville est en effet l'un des premiers sites archéologiques en France à inclure la paléontologie dans son spectre de sources.

Les premiers résultats de cette collaboration sont très encourageants. On dispose désormais de listes d'arbres et de plantes qui poussaient à proximité, situant le site dans son environnement naturel. Elles indiquent une disposition de la parcelle à l'époque gallo-romaine tout à fait similaire à ce que l'on trouve aujourd'hui : une parcelle partiellement entourée par une forêt dense (hêtre, chêne, noisetier, cornouiller...), mais ouverte sans doute vers la plaine (plantes associés aux cultures - coquelicot, nielle des blés...), terres fertiles de la campagne de Caen qui se développe vers l'ouest à partir du bas du versant sur lequel le site est installé. Les abords du site sont représentés par des boutons d'arbustes et samares traduisant des petits bois ou plutôt des haies, on enregistre des indications sporadiques d'arbres tels le noyer et le charme, des arbustes tels le sureau, le cornouiller, le marronnier, le merisier, l'épine noire, et des plantes herbacées poussant à l'ombre.

Les informations recueillies nous aident également à préciser une image de secteurs spécifiques, pour un moment donné dans l'histoire de l'occupation. Nous avons eu la confirmation, par exemple, que certains secteurs de la villa ont été abandonnés au tout début du III^e siècle après J.-C. On constate une dominance nette de plantes rudérales (renouée des oiseux, grande ortie, stellaire graminée...) mais aussi une proportion élevée de plantes et insectes associés à des contextes humides (lamier, petite ciguë...). Les résultats paléoécologiques concordent pour ébaucher une image d'un terrain vague à proximité de lieux habités, un terrain accidenté, assez bien exposé, mais avec quelques coins ombragés où l'eau stagnait dans des dépressions et dans les constructions antiques abandonnées. Des études réalisées par des spécialistes apportent donc des renseignements à deux niveaux. D'une part, sur l'environnement direct du site et son anthropisation, d'autre part sur le site dans son cadre écologique plus large.



Essai de restitution de la villa gallo-romaine à Touffréville, d'après les données de la fouille et des informations fournis par les paléoécologues. Vers le haut de pente, la villa est entourée d'arbres, vers le bas, elle est ouverte sur les terres fertiles de la plaine de Caen. Dessin Laurent Verrier



Essai de reconstitution de l'habitation principale de la première phase d'occupation à Touffreville (première moitié du premier siècle après J.C.). Entièrement recouverts d'un crépis de mortier puis d'un enduit peint, on ne voit pas les composants en bois du bâtiment.

Dessin Laurent Verrier .

Conduites gallo-romaines en bois de Touffréville

La maîtrise de l'eau par des réseaux hydrauliques est bien connue pour la période romaine grâce aux aqueducs, aux thermes, aux fontaines, ou encore aux toilettes situés, pour la plupart, en milieu urbain. Les tuyaux sont en terre cuite, en plomb, ou en bois, mais souvent les seules traces que les archéologues retrouvent de ce dernier matériau sont des "frettes", des anneaux en fer insérés de force par martelage, servant de joint entre deux conduits.

Sur le site rural de Touffréville, plusieurs conduites monoxyles (faites d'une seule pièce de bois) en chêne ont été conservées dans des conditions exceptionnelles. Une très longue galerie souterraine ponctuée de puits d'accès servait à capter, puis à acheminer l'eau du haut de la pente sur laquelle l'établissement était installé, vers le milieu du site, plus bas sur le versant, où se situait une grande citerne jouxtant des thermes. Les conduites en bois ont été trouvés en place dans la partie médiane de cette galerie, posés et calés sur des traverses ou des bois de récupération faisant office de cales. La galerie s'est remplie naturellement de sédiments gorgés d'eau après l'abandon du système, conservant ainsi les bois.

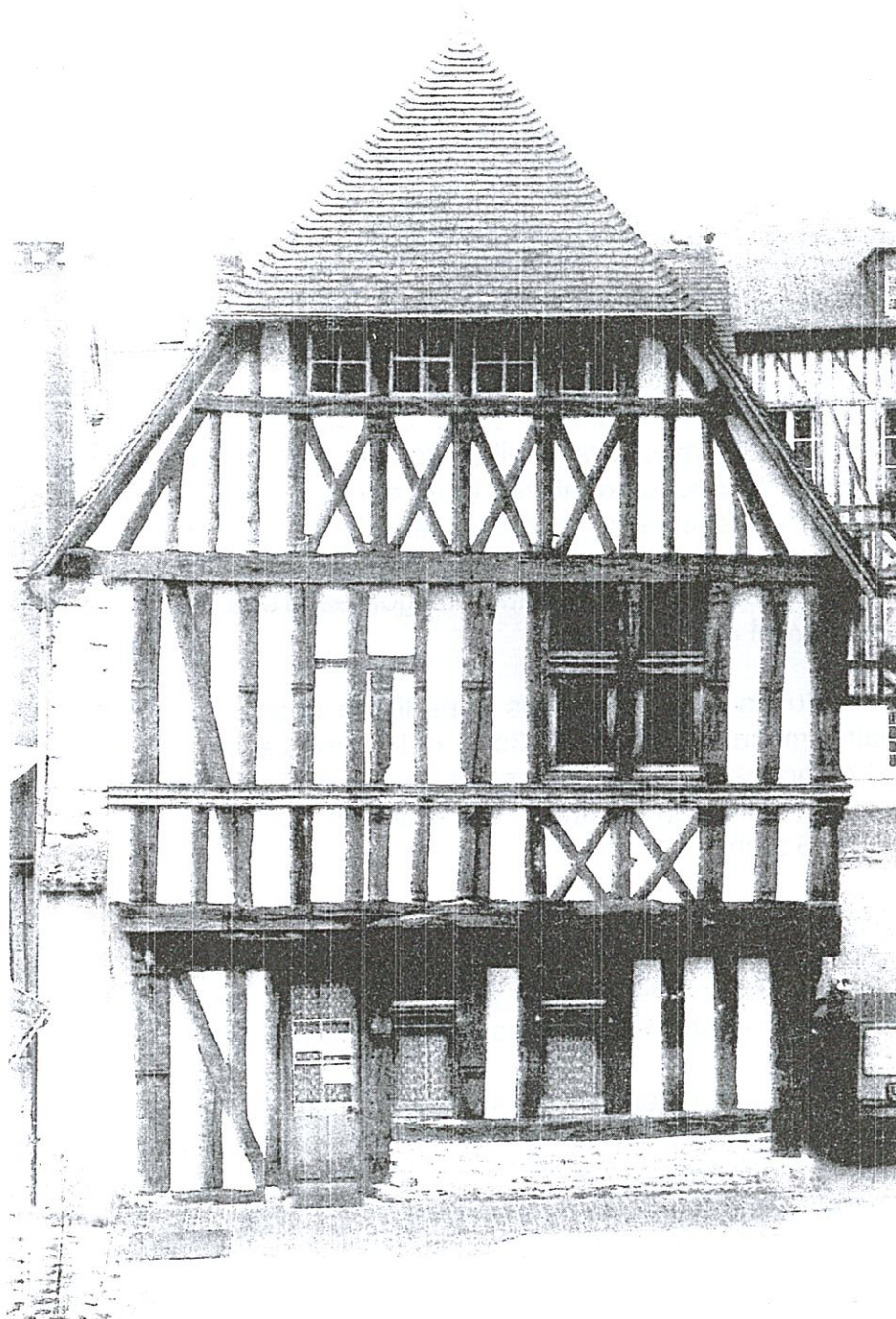
Toutes les conduites sont fabriquées à partir de quarts de troncs, la section quadrangulaire mesurant entre 20,3cm x 15 cm. La section a parfois été modifiée en octogone. Elles mesurent entre 2m et 2,15m de longueur, et le diamètre de la perforation centrale, extrêmement régulière et parfaitement lisse, est de 6 à 6,2 cm.

L'étude technologique a mis en évidence l'utilisation de haches diverses au tranchant droit ou légèrement courbe, plusieurs scies de type égoïne et probablement la scie à cadre. Pour le percement des tuyaux, une "cuillère" est utilisée pour creuser la perforation avec un diamètre régulier.

La découverte de conduites en bois reste rarissime, et leur conservation difficile. Plusieurs publications anciennes en font mention pour des sites en Allemagne, en Belgique où en Suisse. Pour la France, des tuyaux en chêne proviennent des sites d'Alésia, et du Vieil Evreux.

Nicola Coulthard

LA CONSTRUCTION EN PANS DE BOIS



Le Manoir Sainte Catherine, rue Paul Banaston à Lisieux Exemple typique d'une maison lexovienne du XV^{ème} siècle.

LA CONSTRUCTION EN PAN DE BOIS

Constant Cristelle

I. ASPECTS TECHNIQUES ET VOCABULAIRE

Le principe de la construction en pan de bois est simple en soi : il s'articule comme un jeu de construction autour de trois axes : ossature, colombage qui constituent les murs de la charpente qui supporte la toiture.

1. Les murs

L'ossature principale est conçue comme une grande cage en bois avec des éléments verticaux, les poteaux et des éléments horizontaux, les sablières et les sommiers qui portent les solives soutenant le plancher. La structure est posée sur un muret appelé solin composé de matériaux de pays: moellon de pierre ou de silex, pierre de taille qui en assure l'étanchéité (schéma 1 et 2).

Afin d'empêcher la déformation du bâti le charpentier en assure le contreventement ou raidissement en plaçant des écharpes ou des liens, pièces obliques reliant le poteau à la sablière ou sole (schéma 1 et 2).

L'armature secondaire prend place entre les poteaux corniers (placés aux angles) et les travées (soutenant les sommiers), c'est le colombage proprement dit. Ce sont des pièces de bois verticales de section moins importante et qui vont permettre la fermeture de l'édifice. En Pays d'Auge, l'espacement des colombes est dit « tant plein que vide », c'est à dire que l'écartement est égal à la largeur d'un poteau, c'est-à-dire entre 10 et 15 centimètres (schéma 3).

Pour maintenir le bon écartement des colombes, on dispose des lisses ou filières qui sont chevillées le long de la façade au niveau de la partie inférieure des fenêtres et qui vont peu à peu s'intégrer à la structure et qui vont définir un espace appelé allège. Afin de renforcer la structure on place des croix de saint André sous le vide des fenêtres dans l'allège. L'allège va peu à peu devenir un endroit privilégié de décor utilisé pour animer les façades (schéma 4).

Les pièces de bois sont reliées entre elles par des assemblages plus ou moins élaborés et maintenus par de longues chevilles de bois. Les soles et sablières sont assemblées à tenon et mortaise chevillés ; l'assemblage par embrèvement dit en sifflet en constitue une variante généralement utilisée pour relier un sommier à un poteau dans le cas des constructions à étages. Les écharpes et tournisses, ainsi que les pièces formant les croix de saint André sont assemblées à mi-bois. L'assemblage en queue d'aronde est utilisé pour lier un sommier et son poteau dans les constructions en encorbellement (schéma 5).

Sur les bâtiments ruraux (maisons ou communs) il est courant de voir les abouts de sommiers dépasser de la façade ; nous sommes là en présence d'un assemblage à

Schéma 1
Façade

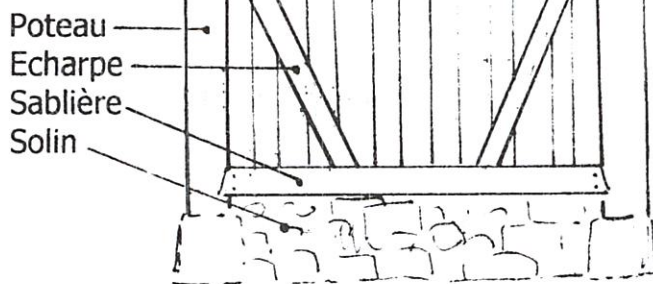


Schéma 2
Profil

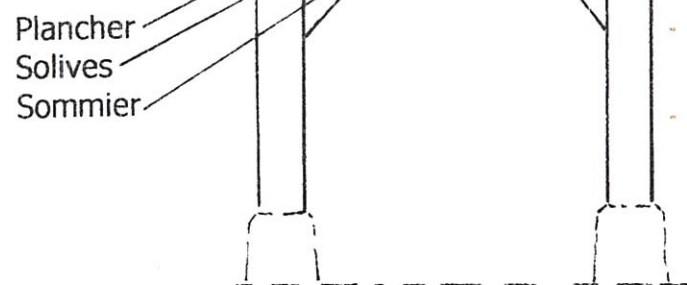


Schéma 3
Le colombage

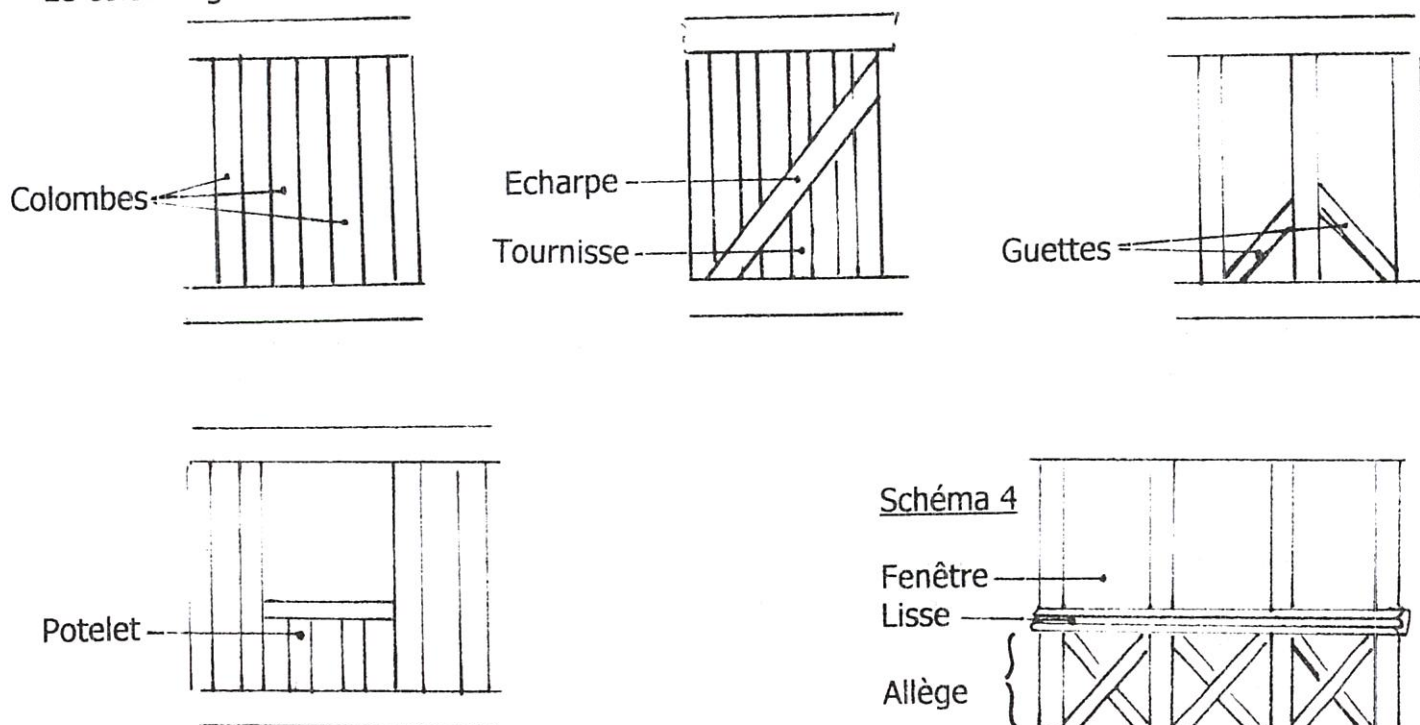


Schéma 4

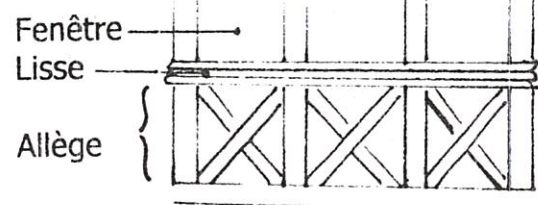
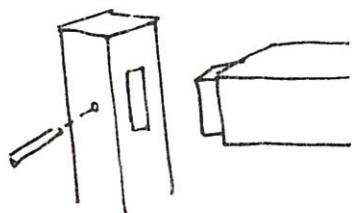
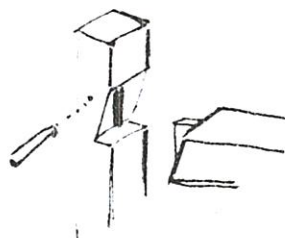


Schéma 5
Les Assemblages

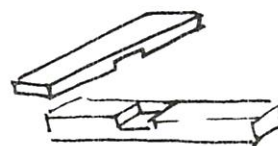
Assemblage à tenon et mortaise



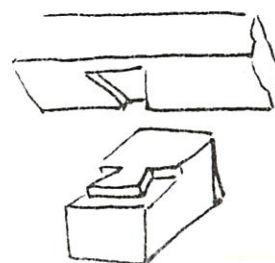
Assemblage à embrèvement



Assemblage à mi-bois



Assemblage à queue d'aronde



enfournement : le sommier est taillé de façon à former un T pour s'ancrer dans une fente pratiquée dans la partie supérieure du poteau; cette technique limite la hauteur de l'édifice. Pour un bâtiment à plusieurs niveaux on peut recourir au demi-enfournement : le sommier est assemblé sur le côté du poteau dont la section doit être assez large pour en recevoir la charge. L'autre solution plus courante et bien connue est l'assemblage à tenon traversant fixé par une ou deux clavettes (schéma 6).

Pour limiter l'utilisation des bois longs dans les édifices de plusieurs niveaux, on a, au Moyen Age mis au point la technique des bois courts, les poteaux ont la hauteur d'un étage, que l'on dispose de façon à former une saillie en surplomb de la façade appelé encorbellement. Plusieurs techniques d'encorbellement sont possibles : nous nous limiterons à celles employées dans notre région ; l'encorbellement sur sommier et l'encorbellement sur liens.

L'encorbellement sur sommier est la démonstration d'une parfaite maîtrise du savoir-faire du maître charpentier. Ce sont les poteaux de travée qui reçoivent la charge de l'étage en surplomb, c'est pourquoi ils sont épaissis dans leur partie supérieure qui est soit, taillée dans la masse, soit greffée d'un pigeâtre. Cela leur permet de recevoir la jonction de plusieurs pièces de bois. La sablière haute du premier niveau est assemblée dans le poteau et le tout est coiffé du sommier qui porte la sablière basse de l'étage suivant. Des entretoises placées entre chaque support vertical assurent la stabilité de l'ensemble. Le profil de cette technique s'apparente à un escalier renversé (schéma 7).

L'encorbellement sur liens est généralement choisi pour les saillies importantes (plus d'un mètre). C'est toujours le sommier qui supporte l'étage supérieur mais il est épaulé dans sa charge par un lien, pièce de bois oblique qui relie l'extrémité du sommier à la base du poteau. Ce type de structure est souvent employé dans les constructions à galerie ou balcon (schéma 8).

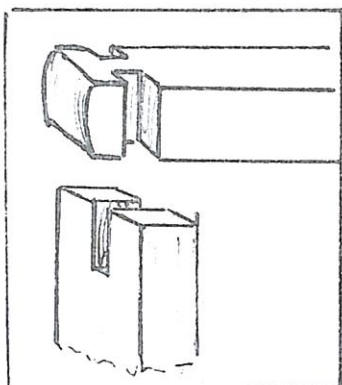
2. La charpente

Elle est formée de la figure indéformable du triangle, appelée ferme, composée de deux arbalétriers et d'un entrait, parfois complétés d'un poinçon. Dans un premier type de charpente dit « à chevron formant ferme », les fermes sont proches les unes des autres et les arbalétriers supportent directement la toiture (schéma 9). La charpente à pannes est la plus employée dans les constructions à pans de bois. Les fermes sont posées sur les poteaux de travées donc largement espacées. Des pannes posées transversalement afin de maintenir l'écartement portent des chevrons sur lesquels va peser le poids des tuiles. Cette structure est partiellement renforcée par un certain nombre d'éléments, faux entrait, jambettes dont le rôle est d'épauler la charpente (schéma 10).

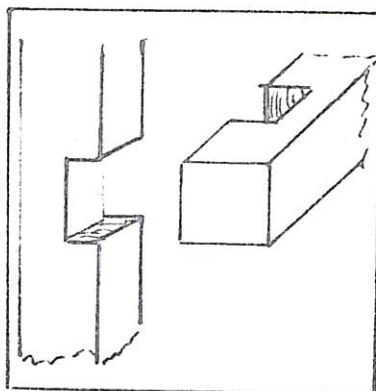
Schéma 6

Assemblages sommier et poteau

Assemblage à enfourchement



Assemblage en demi-enfourchement



Assemblage à tenon traversant
et clavettes

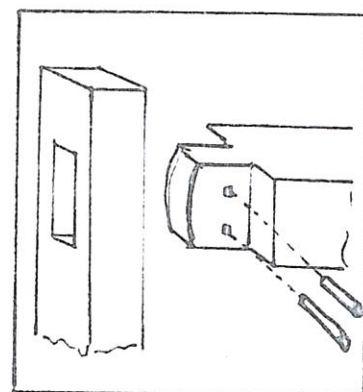


Schéma 7

Encorbellement sur sommier

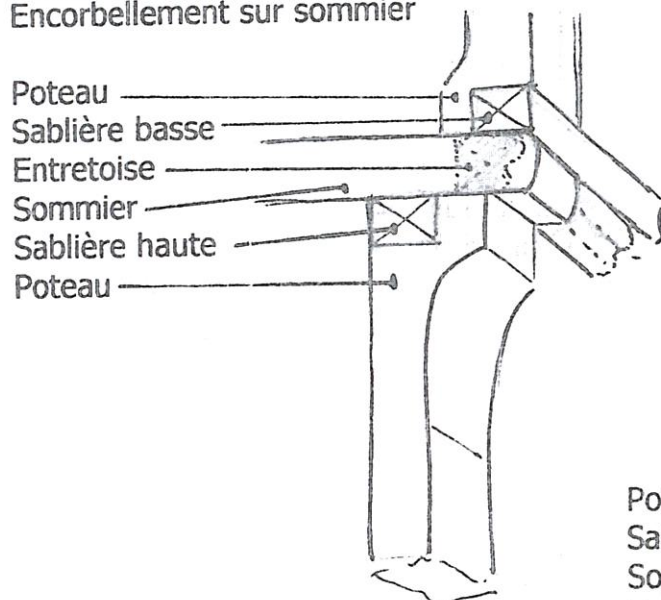


Schéma 8

Encorbellement sur lien

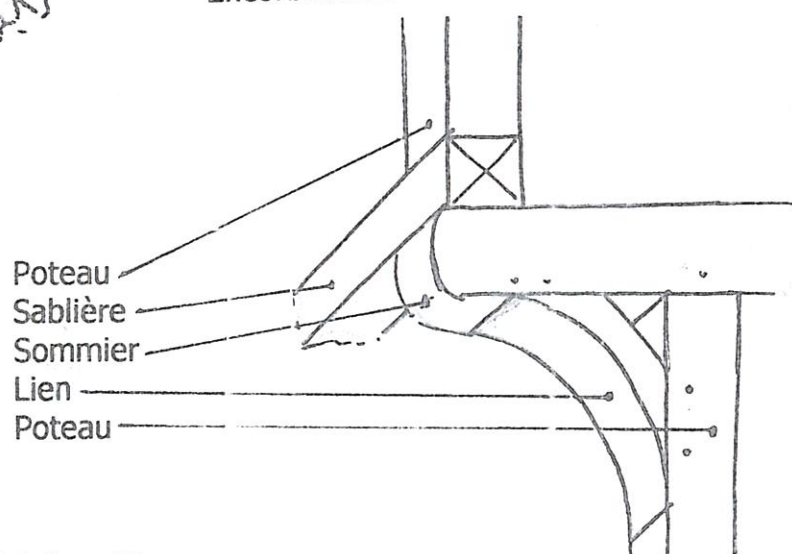


Schéma 9

Charpente à chevron formant ferme

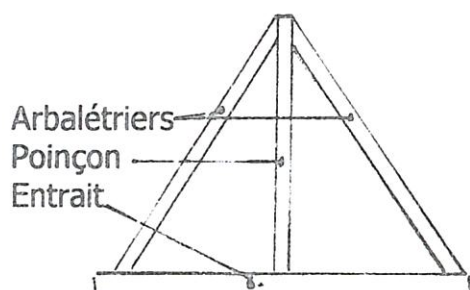
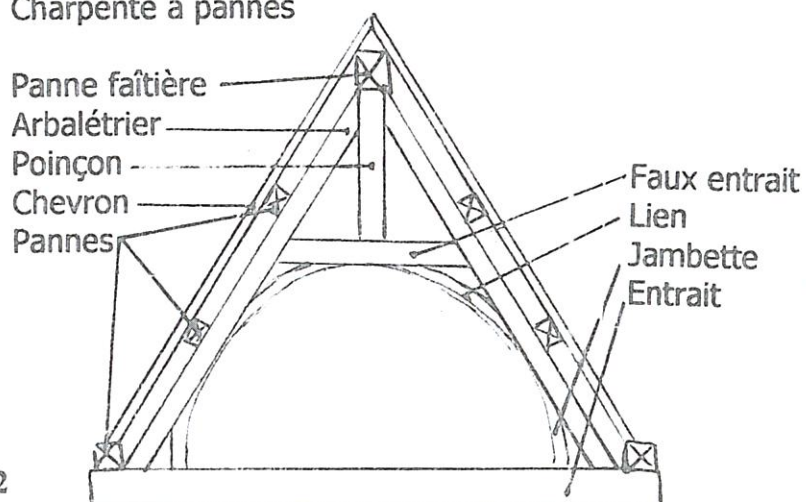


Schéma 10

Charpente à pannes



II. L'EVOLUTION DE LA MAISON A PAN DE BOIS

1. La maison rurale

La portée d'un sommier limite la profondeur des bâtiments, aussi se développent-ils en longueur. La maison ou chaumière est souvent composée d'une partie habitation et d'une partie liée à l'exploitation d'une industrie quelle qu'elle soit. Elle se compose en général d'un rez-de-chaussée et d'un étage sous comble éclairé par des lucarnes.

Il existe plusieurs types de lucarnes dont la plus ancienne est également la plus simple : la lucarne rampante, dite « en chien assis » que l'on trouve en général sur les toits couverts en chaume. La lucarne à bâtière présente un pignon découvert et enfin la lucarne « à la capucine » est reconnaissable à sa toiture à trois pans.

La structure des chaumières est généralement assez simple, les poteaux et colombes sont raidis par de grandes écharpes groupées par trois aux angles. L'étage est porté par des sommiers dont le tenon fixé par des clavettes dépasse. (exemple : la maison natale de Charlotte Corday).

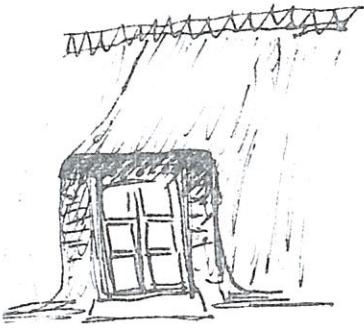
2. La maison de ville

Elle se caractérise par sa façade étroite et ses nombreux étages construits en saillie, jusqu'à trois niveaux pour le manoir de la Fleur de Lis, rue Pont Mortain à Lisieux. Toujours à Lisieux les charpentiers ont mis au point, dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle, une structure à encorbellement sur sommiers avec entretoises, éclairée par une série de petites fenêtres soulignées par une allège garnie de croix de Saint André. Ce type perdure, avec des variantes, jusqu'au milieu du XVI^{ème} siècle, époque à laquelle la maison de bois subit de grands changements. En effet les constructeurs sont contraints d'abandonner la structure à encorbellement et remettent au goût du jour la structure à poteaux montant de fond. Les façades sont plates, les colombes sont droites mais souvent sculptées de motifs Renaissance. Au XVII^{ème} et surtout au XVIII^{ème} siècle, les charpentiers tirent un parti décoratif du jeu de la disposition des pièces de bois, et composent ainsi des « épis », des « arêtes de poisson », de grands croisillons, etc. Au XIX^{ème} siècle, la construction en brique remplace le pan de bois.

3. Le manoir

Les manoirs sont très nombreux en Pays d'Auge et offrent quantité de possibilités. Au Moyen Age, le plan est centré sur un massif de cheminées disposées dos à dos définissant ainsi deux pièces par niveau et rejetant les ouvertures aux extrémités. L'escalier est soit inclus dans le plan derrière la cheminée, soit enfermé dans une tourelle construite en pan de bois et plaquée à l'arrière de la construction. La structure offre un encorbellement sur sommiers en façade portant une haute toiture à deux versants. Le type de la « maison lexovienne » décrite plus haut est largement repris (ex: Manoir de Carel à Saint-Michel-de-Livet). Le comble est parfois ouvert d'une grande lucarne à bâtière dont les chevrons débordant sont festonnés.

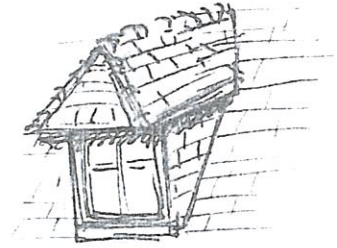
Différents types de lucarnes



Lucarne rampante



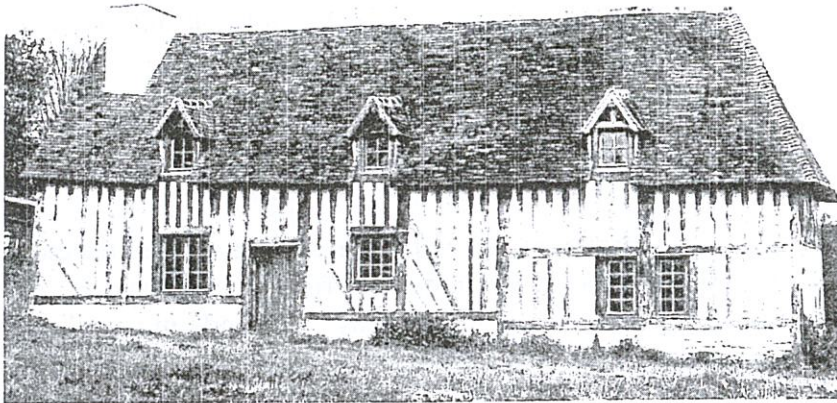
Lucarne à bâtière



Lucarne à la capucine

Maison rurale

Les Champeaux : ferme du Ronceray (maison de Charlotte Corday)

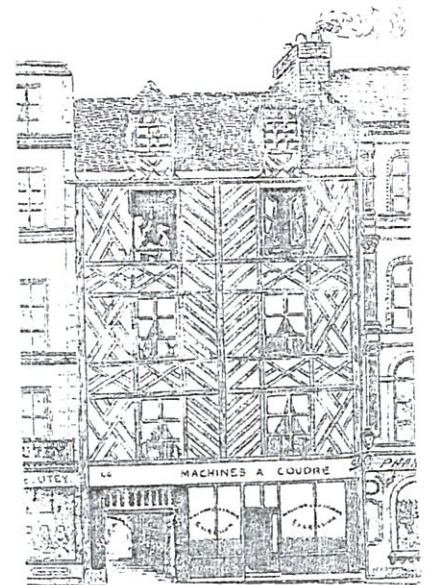
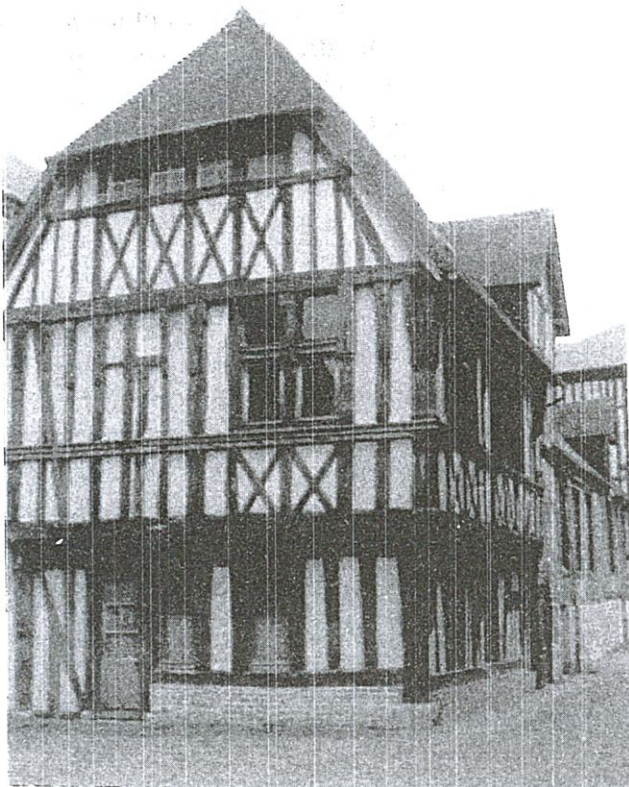


Maison de type Lexovien

Manoir sainte Catherine à Lisieux

Maison du XVIIIème siècle

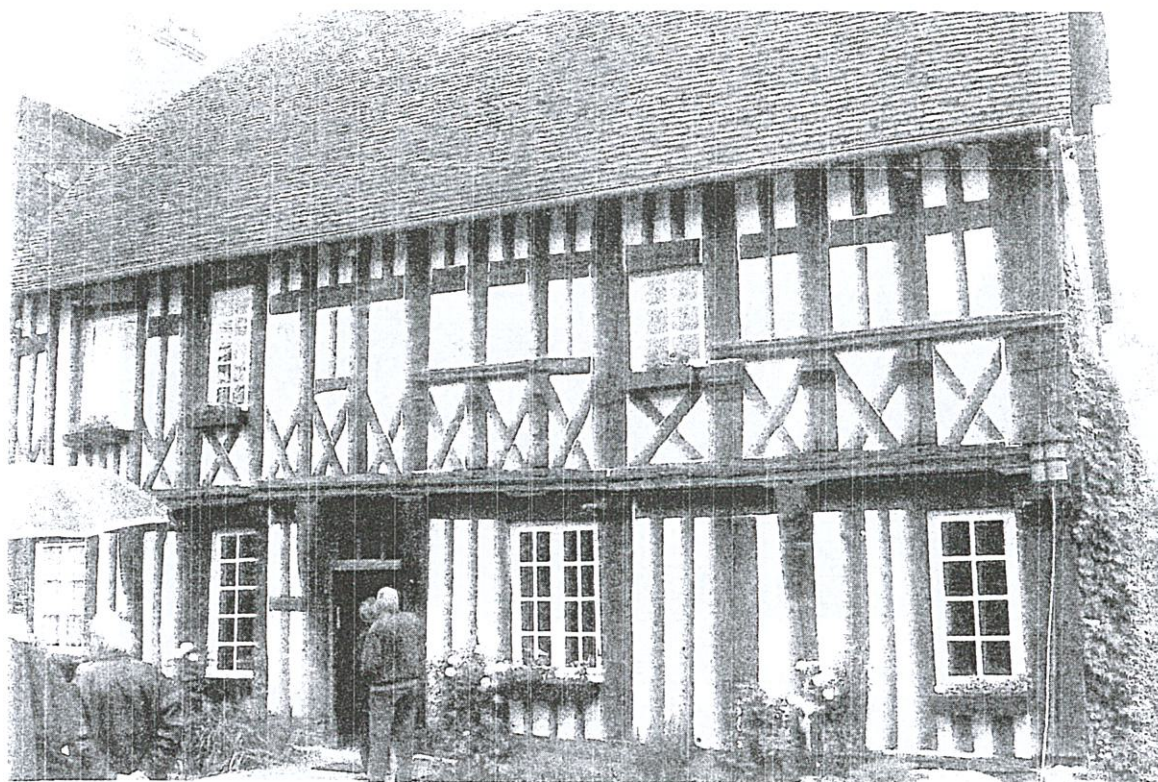
Décor en épi et croisillons



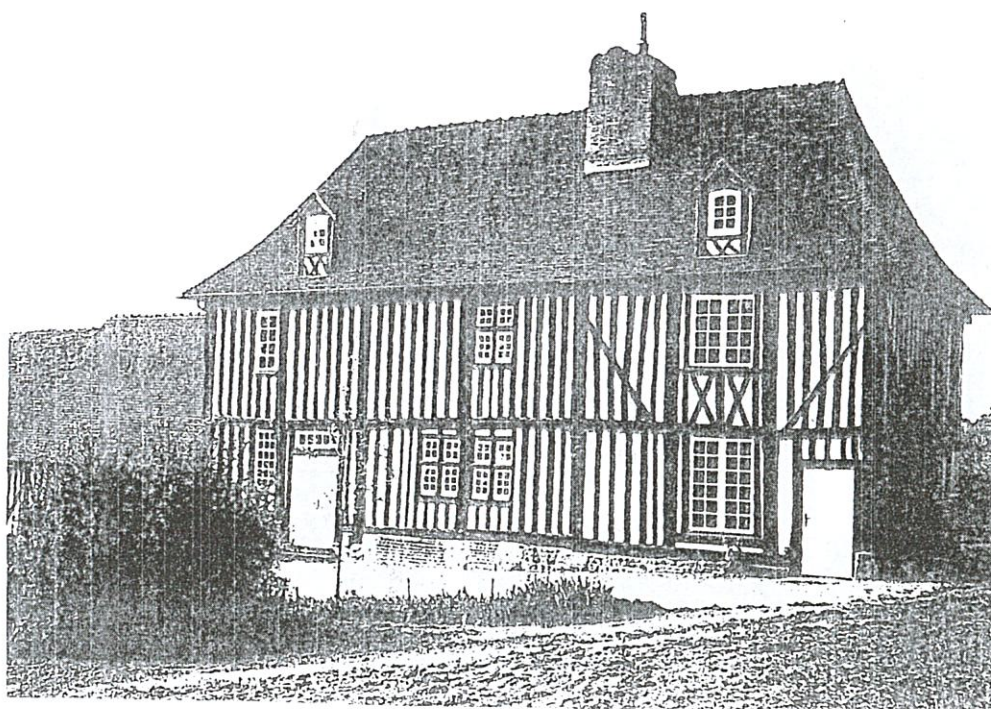
16 place Victor Hugo. Lisieux
(dessin du Baron de Moidrey)

EVOLUTION TYPOLOGIQUE DES MANOIRS AUGERONS

Manoir de Carel à Saint Michel de Livet, seconde moitié du XV^{ème} siècle

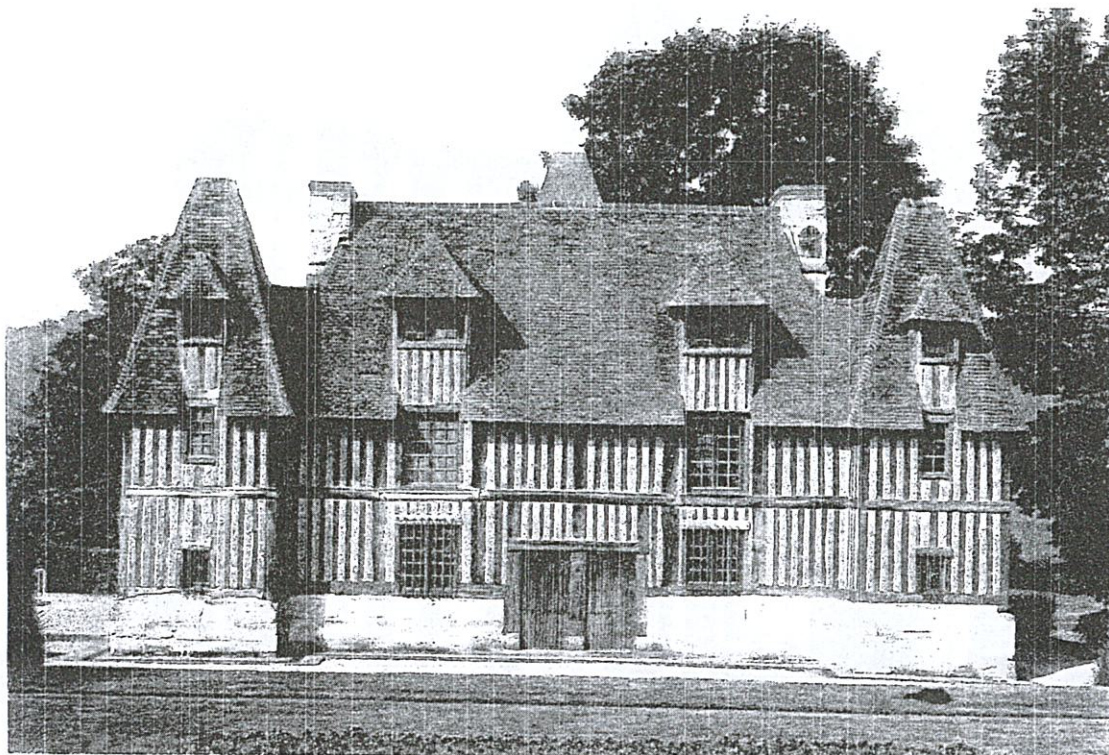


Manoir de la Varinière à Tortisambert



EVOLUTION TYPOLOGIQUE DES MANOIRS AUGERONS

Manoir du Mesnil- Roiville, fin du XVI ème siècle



Manoir presbytorial de Saint Michel de Livet, XVIIIème siècle



Vers le milieu du XV^{ème} siècle la structure à encorbellement disparaît, remplacé d'abord par une structure à longs poteaux simulant un faux encorbellement (ex : Manoir de la Varinière à Tortisambert).

La fin du XVI^{ème} siècle voit une nette évolution dans le plan des manoirs. Les massifs de cheminées sont rejetés aux extrémités pour faire place à un escalier et une porte d'accès central. Le souci de la symétrie paraît dans la disposition des percements. Le toit évolue vers une forme dite « en pavillon » à quatre pans ouvert de lucarnes à croupe. A cette époque, l'architecture à pan de bois emprunte à l'architecture de pierre sa disposition de corps central encadré de pavillons en Saillie et sa rigueur symétrique. Des lucarnes à croupes débordantes, caractéristiques du Pays d'Auge, animent des toits démesurément hauts (ex: Manoir du Mesnil de Roiville). Les colombages sont droits, on prend soin de masquer les écharpes de raidissement avant de les laisser réapparaître au XVII^{ème} siècle. Le XVIII^{ème} siècle voit le retour à des volumes plus sages et à des toitures sensiblement moins hautes. Les façades sont animées par la disposition de petites pièces de bois formant des motifs en épi, en arêtes de poissons et de grands croisillons (ex: presbytère de Saint Michel-de-Livet). Le XIX^{ème} siècle amorce le déclin de la construction à pan de bois, supplantée par la brique et la pierre.

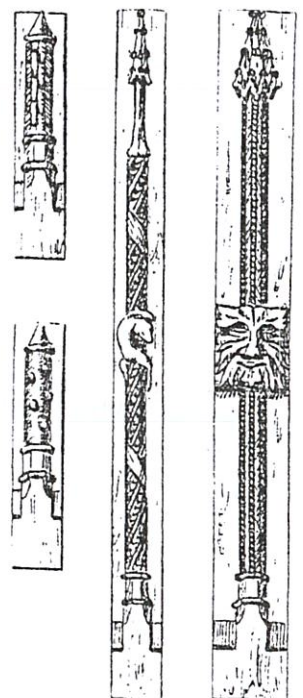
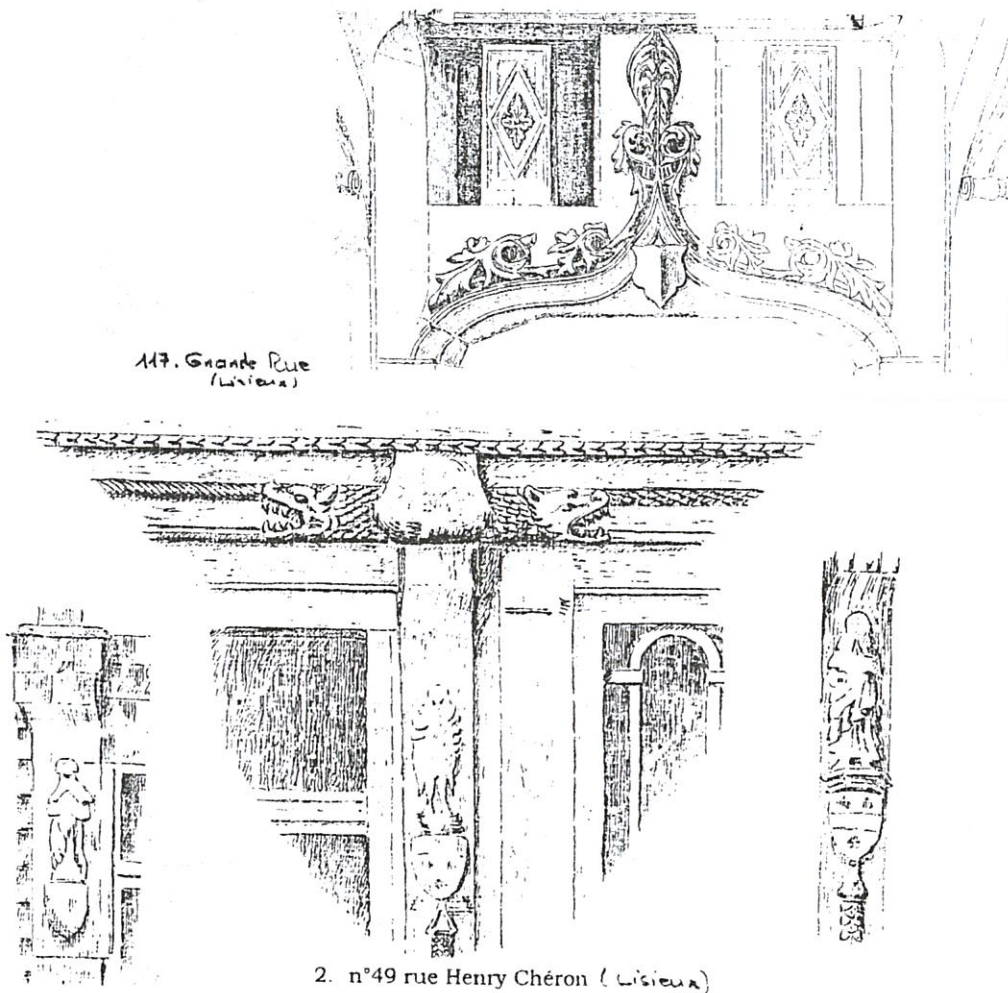
III. LA DECORATION MOULUREE ET SCULPTEE

La décoration commence modestement au milieu du XV^{ème} siècle par la mouluration des pièces les plus importantes: Sablières, base des pigeâtres, abouts de sommiers, puis sur les lisses d'appui qui affectent la forme d'un larmier. La mouluration se compose de gros tores et de profondes gorges. Cette décoration sommaire est complétée par des petits culots sur les pigeâtres, des écussons peints ou des marques de métiers sur les poteaux. Le décor sculpté proprement dit se répand sur les logis de bois aux alentours de 1500. Les emprunts au registre gothique sont flagrants: arc en accolade semé de feuilles de choux et couronné d'un fleuron au-dessus des portes, colonnettes sculptées à pinacles garnis de crochets, sur les colombes. La torsade enrubannée mise au point à Lisieux envahit les façades, tant sur les pièces verticales que horizontales. Les rageurs sortent des églises pour s'afficher sur les entretoises. De nombreux écussons frappés aux armes d'évêques de Lisieux permettent de dater approximativement les édifices et leur décor sculpté. Le thème religieux semble avoir été peu exploité à Lisieux; par contre on rencontre de nombreuses représentations de personnages religieux (Saints, Vierge à l'Enfant, évêques, anges) sur les manoirs du Pays d'Auge.

La décoration intérieure est moins connue compte tenu des nombreuses modifications qu'ont subies les constructions; elle se limite essentiellement à des panneaux de serviettes plissées sur les portes et sur les lambris aux alentours de 1500. A la fin du premier tiers du XVI^{ème} siècle, parallèlement au décor d'inspiration gothique, apparaissent les prémices d'une décoration Renaissance. Ainsi les rageurs se mêlent aux rinceaux, aux vases à godrons, aux têtes de Gorgone, aux grotesques qui connaissent un grand succès sur les abouts de sommiers. La mouluration évolue vers des profils moins prononcés talons et doucines.

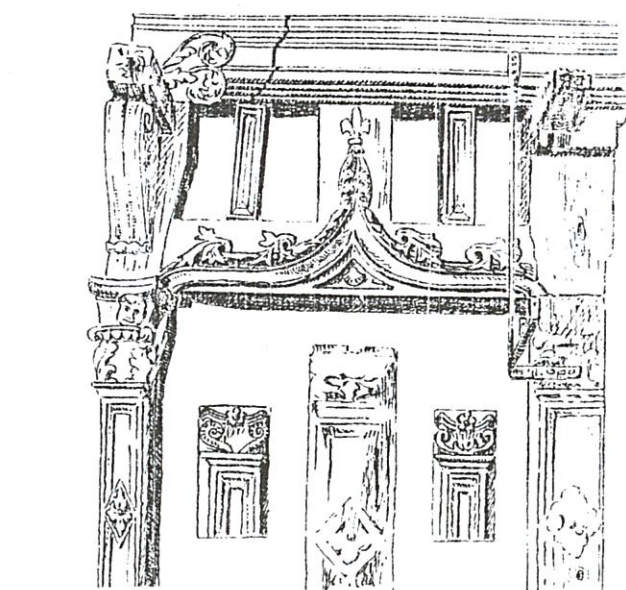
PRINCIPAUX THEMES DE LA DECORATION SCULPTEE

Période gothique, fin XVème, première moitié du XVI ème siècle

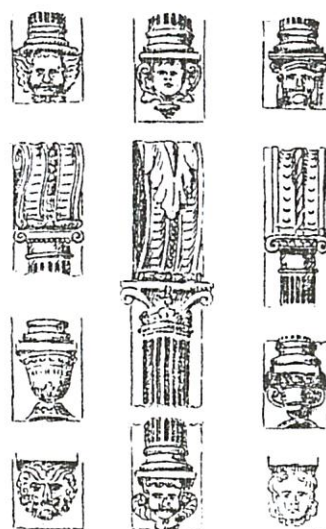


n°21 rue aux Fèvres (Lisieux)

Période Renaissance, XVI ème siècle

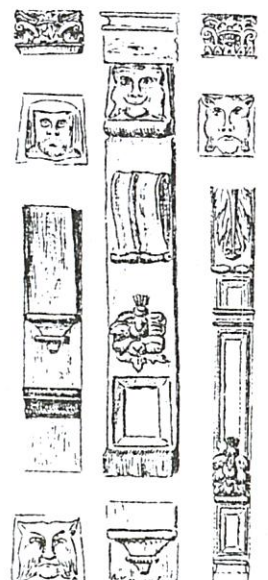


1. n°52 Place Victor Hugo (Lisieux)



4. Citeaux, Façade du Collège de la
Maison des Colonnés
à Rouen (France)

n°20 Place Victor Hugo (Lisieux)



(dessin du Baron de Moidney)

Au milieu du XVI^{ème} siècle, l'encorbellement persiste encore mais se pare de motifs résolument italianisants : têtes d'angelots sortant de vases, rinceaux, chutes de fruits, pilastres à panneaux creux garnis de losanges, chapiteaux à cornes et tiges de fleurs. Après 1560 les façades s'aplatissent définitivement, les Sablières désormais uniques pour chaque étage sont à plate-bande, les lisses se gonflent de godrons ou de frises d'oves tandis que des entrelacs se répandent sur des potelets en forme de gaine. A la même période l'influence classique se remarque : les allèges sont garnies de consoles à volutes et à feuilles tombantes, tandis que les piédroits de fenêtres sont décorés de pilastres à fûts cannelés et chapiteaux ioniques et corinthiens. La verticalité des édifices s'affirme avec l'absence totale en façade d'écharnes de raidissement.

Au XVII^{ème} siècle la sculpture disparaît des édifices ; un autre système décoratif entre en jeu : le tuilage des entre-colombages (déjà connu au siècle précédent) et l'exploitation de l'allège que l'on garnit de croisillons. Au XVIII^{ème} siècle c'est la façade toute entière qui est décorée de motifs en épi, en arêtes de poisson....

CONCLUSION

L'architecture à pan de bois n'est pas l'apanage du Pays d'Auge puisqu'on la retrouve un peu partout dans toute la France, mais notre région, pauvre en pierre, a particulièrement exploité ce mode de construction. Le bois est le principal matériau utilisé du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle, époque à laquelle il est supplanté par la brique.

Le souci d'économie, l'exploitation des ressources naturelles, la solidité des assemblages expliquent le succès de l'architecture à pan de bois; elle ne s'est d'ailleurs pas limitée aux seuls bâtiments d'habitation puisque en général tous les bâtiments d'exploitation agricole sont construits en bois: pressoir, étable, grange, chartrie, colombier et même la bouillerie pourtant plus exposée aux risques d'incendie. De tous ces bâtiments c'est le pressoir auquel on accordait le plus de soin; il était d'ailleurs parfois plus important que la maison. Il est souvent reconnaissable à sa forme en L; la plupart des pressoirs encore existants sont datables du XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle. L'autre bâtiment de prestige que l'on trouvait généralement dans les ensembles manoriaux, c'est le pigeonnier : carré, rond, octogonal, il symbolisait le pouvoir du seigneur et recevait donc souvent le même traitement que le manoir. Il pouvait être tuilé et/ou comporter des sculptures, comme celui du Manoir de Saint-Hyppolite, près de Lisieux, dont les poteaux et colombes sont ornés de colonnettes écaillées et les entrecolombages garnis de tuileaux.

Certaines églises étaient édifiées également en bois, c'est le cas de l'église Sainte-Catherine de Honfleur (beau spécimen de la fin du XV^{ème} siècle) et plus modestement de l'église des Autels Saint Basile dont la structure en bois a été masquée à l'extérieur par un parement en pierre. De nombreux « porches aux lectures » existent encore en Pays d'Auge dont les plus anciens sont datables du début du XVI^{ème} siècle: ils étaient construits en pan de bois devant l'entrée principale de l'église, parfois avec le même soin accordé aux plus beaux manoirs et ornés de sculptures (le porche de l'église de Saint-Martin-du-Mesnil-Oury comporte de très beaux anges musiciens sur ses poteaux).

De nombreuses halles étaient également édifiées en bois, mais malheureusement un grand nombre d'entre elles ont été démolies. Les halles de Saint-Pierre-sur-Dives, restaurées après les bombardements sont le témoignage vivant d'une structure du XII^{ème} siècle.

Comme nous venons de le voir la structure en pans de bois a été largement utilisée que ce soit pour des constructions modestes ou de prestige et reste le meilleur témoignage du savoir-taire des maître-charpentiers d'autrefois.

PETIT LEXIQUE DE L'ARCHITECTURE A PAN DE BOIS

Allège : espace compris sous la partie inférieure des fenêtres.

Appui : pièce de bois formant la partie inférieure des fenêtres.

Arbalétrier : pièce de charpente composant un des côtés de la ferme.

Bâtière : terme s'appliquant à la forme du toit à deux versants d'une lucarne.

Capucine : terme s'appliquant à la forme du toit à trois versants d'une lucarne.

Chevron : pièce de charpente oblique reposant sur des pannes et supportant le poids de la toiture.

Chien assis : autre terme désignant une lucarne rampante.

Colombage : ensemble de pièces de bois de moindre section que les éléments principaux de la structure, servant à assurer la clôture de l'édifice.

Colombe : pièce horizontale généralement de la hauteur d'un étage.

Croupe : terme désignant le versant d'un toit triangulaire. En Pays d'Auge, la croupe fait souvent référence à la partie débordante d'une lucarne à la capucine.

Echarpe : pièce oblique reliant un poteau à la sablière de façon à empêcher la déformation de la structure; se trouve généralement aux angles et peuvent être groupées par deux, trois, quatre ou cinq.

Encorbellement : saillie d'une construction placée porte à faux. L'encorbellement peut être porté par des solives, par des sommiers (c'est le type le plus représenté en Pays d'Auge), par des liens.

Entrait : pièce de charpente horizontale reliant les arbalétriers.

Ferme : ensemble de pièces de charpente composé de deux arbalétriers et d'un entrain formant un triangle.

Guette : pièce de bois oblique courbe ou droite étayant un poteau.

Hourdis : matériau de remplissage qui peut être constitué de torchis, de briques, de tuileaux.

Lien : pièce oblique courbe ou droite placée dans un angle.

Lisse : pièce de bois, souvent moulurée, chevillée sur la façade de façon à maintenir l'écartement des poteaux et des colombes.

Lucarne : ouverture pratiquée dans le toit; la forme de son toit permet d'en différencier des catégories : lucarne rampante à un versant que l'on trouve en général dans les maisons à toit de chaume ; lucarne à bâtière appelée également lucarne à pignon en raison de ses deux versants ; lucarne à la capucine ou à croupe du fait de ses trois versants de toit.

Panne : pièce de charpente posée transversalement sur les arbalétriers de façon à maintenir l'écartement et portant les chevrons destinés à recevoir la toiture. La panne faîtière coiffe la ferme.

Poinçon : pièce de charpente verticale reliant les arbalétriers à l'entrait.

Poteau : pièce maîtresse de l'ossature en pan de bois. Le poteau cornier forme l'angle du bâtiment, le poteau d'huissierie forme l'encadrement vertical des ouvertures.

Potelet : poteau court.

Poutre : pièce maîtresse horizontale : sommier et sablière.

Sablière : pièce maîtresse horizontale qui relie les poteaux de la structure.

Sole : pièce horizontale placée sur le solin et recevant les colombes.

Solives : pièces de bois placées transversalement sur les sommiers et portant le plancher.

Solin : muret sur lequel s'appuie la structure en pan de bois.

Sommier : poutre transversale reliant les murs et recevant le solivage du plancher.

Tenon : partie en relief destinée à un assemblage.

Toumisse : potelet reliant une écharpe à une pièce horizontale.

Torchis : mélange d'argile et de paille.

Tuileaux : petites tuiles disposées de façon à former des motifs décoratifs entre les colombages.

Le menu bois

Baletier, tourneur, vannier



Louis Varin, baletier au Billot

La fabrication de balais de bouleau était une vieille tradition de la famille Varin, domiciliée au Billot mais qui allait chercher sa matière première, dans les bois de Montpinçon. Monsieur Louis Varin, ses parents et ses neuf frères et sœurs, quatrième génération de baletiers, y consacraient la majeure partie de leurs occupations.

Pendant l'hiver, jusqu'au mois de mars, ils allaient couper les jeunes pousses de bouleau dans la forêt de Montpinçon qui appartenait à Monsieur Alfred Marie et confectionnaient des balais qui étaient vendus aux cultivateurs des environs pour balayer leur cour ou leur écurie.

Cette fabrication ne nécessitait aucun matériel si ce n'est un solide couteau et une corde et il n'entre dans la composition du balai que deux éléments offerts par la nature : les branches de bouleau et une forte ronce pour les lier. La ronce est d'abord grattée afin d'ôter toutes les épines puis fendue en deux brins soigneusement évidés de leur moelle pour donner à la ronce souplesse et flexibilité.

Une grosse corde est fixée par une de ses extrémités à un arbre. Elle va permettre de serrer le petit fagot de boulot et de lier la ronce. Cette opération est à la fois simple et ingénieuse. La corde, qui maintient fortement les petites branches, est serrée par enroulement autour du petit fagot jusqu'à l'arbre. Puis la corde est déroulée lentement et remplacée par la ronce qui entoure régulièrement le balai. Lorsque la ronce est complètement enroulée elle est attachée au moyen d'une boucle. La seconde moitié de la ronce est mise en place. L'extrémité du fagot où sera placé le manche est égalisée à la scie : autrefois on utilisait le couteau.

Enquête réalisée auprès de Monsieur Louis Varin, domicilié aux Autels-Saint-Bazile
Paule et Thierry Bricon, Jacky Maneuvrier – 20 mai 1976



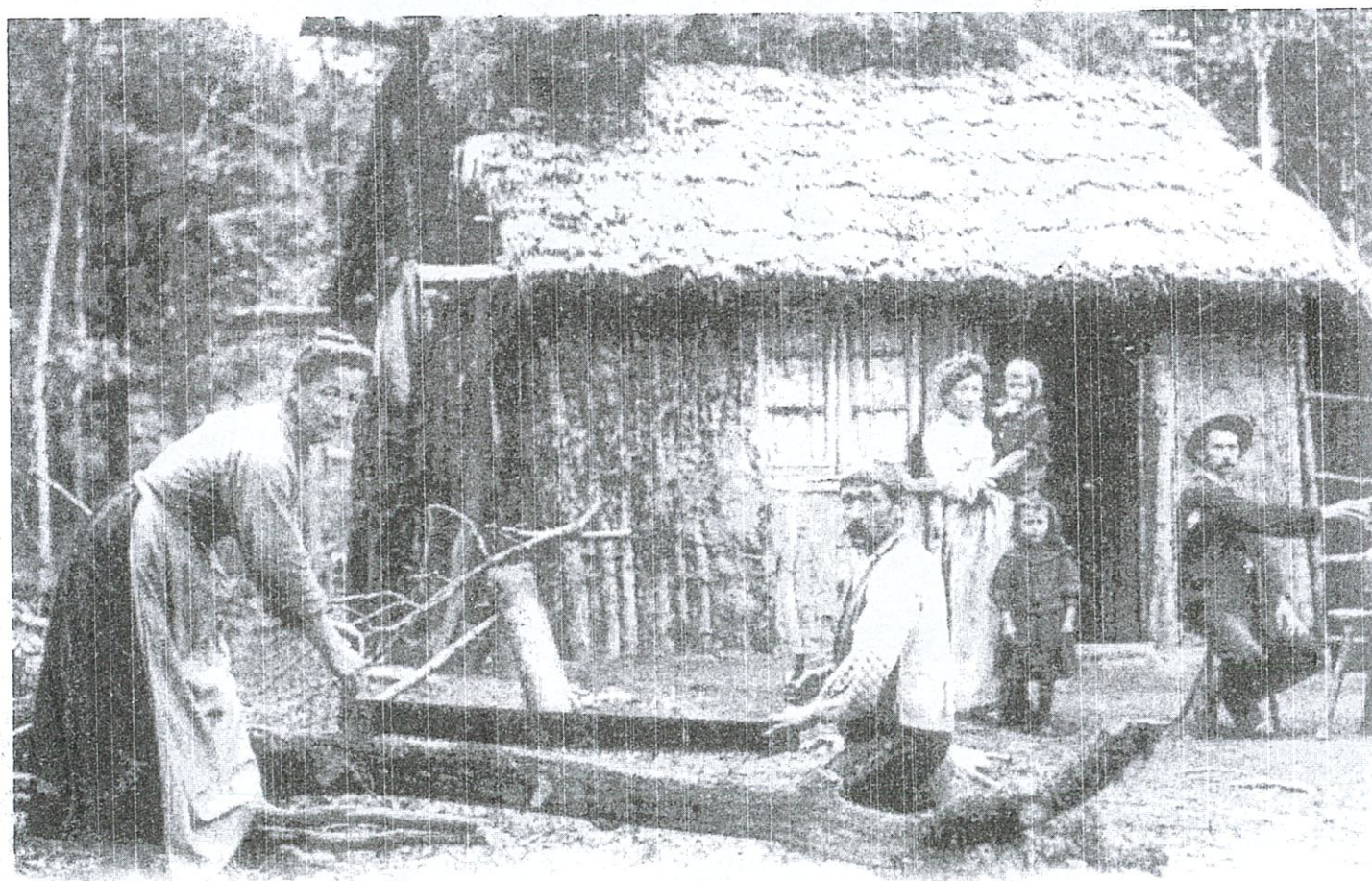
La cabane des baletières¹

Cette cabane a été reconstituée par l'association « Montviette-Nature ».

Une cabane semblable abritait à Montviette des baletières. Elles s'appelaient Adrienne, Aimée, Jeanne. Avec leur famille, elles vivaient un peu en marge du village sur le chemin de L'Orée. Dans les fermes, lorsque le balai d'écurie venait à être usé, on attendait avec impatience le passage des baletières ou des marchands de balais.

A Livarot, elles portaient chez le pharmacien les vipères qu'elles capturaient.

Pendant la guerre, les Allemands les ont rassemblées sur la place du Billot, les ont emmenées dans un car et on ne les a jamais revues.



Au pays Normand - Une habitation du baletier de la fin du XIX^e siècle

¹ Extrait de l'ouvrage « D'arbre en arbres » édité par Montviette-Nature, en vente à l'accueil

Les tourneurs sur bois

Les tourneurs sur bois faisaient partie de la corporation des charpentiers au XIII^e siècle. Louis XI leur donna des statuts particuliers en 1467, renouvelés en 1573. Héritiers des écuelliers qui oeuvraient jadis en forêt, les tourneurs sur bois confectionnaient jattes, échelles, quenouilles, fuseaux, mortiers et pilons de bois etc. En 1600, Henri III leur accorda de faire des parasols, boules et chaises, d'où le nom de tourneurs-chaisiers. En 1678, ils font aussi des objets en buis, érable, écaïlle, ivoire (boules de billard) et exécutent surtout des rouets.

La quenouille présentée dans la vitrine est formée d'une branche de coudrier dont l'extrémité est fendue en quatre brins qui forment le réservoir où sera placé le chanvre ou la laine. Lieu d'utilisation Blangy-le-Château

Le rouet et le dévidoir, qui ont conservé leurs couleurs d'origine, ont été utilisés dans la commune voisine de Tortisambert. Au XVIII^e siècle, chaque paroisse possédait son tourneur-rouettier (fabricant de rouet). Quand le tabellion de Saint-Martin-de-Fresnay se rend à Saint Gervais des Sablons pour présenter ses respectueuses sommations à Jean Baptiste de Corday afin qu'il autorise son fils à se marier, il est accompagné de deux témoins « Louis peulvey, tisserand, et Pierre Peulvey, rouettier, demeurant à Saint Martin de Fresnay¹ ».



¹ Minutier tabellionage de Saint-Martin-de-Fresnay

Jean Haguays, de Montviette
tourneur et faiseur d'escuelles et autres vessels de boys
11 décembre 1482

Au XVe siècle vivait à Montviette, Jean Haguais, originaire de Sainte-Marguerite-de-Viette, qui fabriquait ses écuelles et autre vaisselles avec le bois des poiriers et pommiers, déjà abondant dans notre région.

Ledit jourt Xle de décembre, l'an mil CCCC IIII et deux (dans la marge, à gauche, la mention d'expédition : Faict pour l'acheteur) furent presens Jehan Haguays, tourneur et faiseur d'escuelles et autres vessels de boys et Marion, sa femme, natifs de Sainste Marguerite de Vieten pres Lyvarrot et Saint Pierre sur Dyve et demourans à present en la paroisse Saint Vitor de Regnou, comme ils dizoient, ladicte femme autorisée etc., vendirent à termes a Thomas Gibbon, marchand, semblablement tourneur de vesselles en boys, pour luy, ses hoirs, etc. s'est assavoir dix solz tournois de rente assis et assignez sur l'eritage nomné et appelé Haguayset le camp des Brées Haguais et le camp au Villain assis en ladite paroisse de Sainte Marguerite et generalmente sur tous et entreuis leurs biens meubles et heritages et sur les myeulx appareissans d'iceulx payables par une main, sans division, par chacun an, au terme Saint Remy, terme de paiement commençant à la Saint Remy prouchainement venant, et ainsi apres etc. Ceste vendition faicte pour le prix et somme de .C solz tournois dont etc. quite etc. Et par se faisant demeure nul et de nulle valeur ung gaige passé passé a Vernueil (folio 97 recto) par ledit vendeur audit acheteur montant quatre livres dix solz tournois. Et vecques ce vendirent lesditz mariés audit acheteur jusques a dix ans prouchains oute la vaisselle de boys que le dit vendeur pourra faire pour le pris de chacun cent d'escuelles et plateaux de perier aize blans . VI solz, . VIII deniers, et le cent de trrenchoueurs vingt deniers tournois au mioien (sic) que ledit acheteur sera tenu prendre la vesselles au domicile desdits vendeurs. Et aussi, en ce faisant, sera tenu ledit acheteur despescher par chacun septmain tout ce que ledit en pourra faire et luy paier le pris dessusdit. Promettant etc.

Garantir, fournir et faire valloir, obligeant lesdictes partie chacun par corps et leurs biens meubles etc., renoncant.

Le dit acheteur donna auxdits vendeurs temps, terme et condicion de restourié et admortir ladicte rente toutes et quantesfoys qu'ilz auront aisement en lui paiant ladite somme de .C solz tournois et avec les arrerages et loyaux coustemens. Ztpar ce faisant, ladicte vendicion de vesselles demourra nulle etc. Promettant non venir contre, obligeant, renoncant.

(Tabellionage de Longny, Archives départementales de l'Orne 4 E 120, non folioté (fol. 96 v^o et 97 r^o).

Transcription J. Bouvris in Annuaire de l'Association normande tome LII, 1994, p. 75-82

Le vannier ou panetier

En Pays d'Auge le vannier est désigné sous le nom de panetier, précisant ainsi que l'occupation essentielle du vannier est de faire des paniers.

Selon Fernand Rault¹ : « Les tabellions de Cambremer et de Crèvecœur ignoraient-ils le mot vannier ? Toujours est-il que leurs minutes ne connaissent que les panetiers ou « faiseurs de paniers », « vans », « herses » ou « resses »².

Les panetiers augerons utilisaient surtout l'osier, parfois le bois fendu en éclisses, beaucoup plus rarement la paille, le jonc et le roseau.

De la forêt, ils rapportaient de lourdes bottes d'osier qu'ils employaient tantôt à l'état brut pour le paniers, hottes et bourriches rustiques, tantôt écorcé et fendu.

Le vannier travaillait parfois assis sur un banc grossier, tout comme le cerclaire. Toute la famille travaillait de concert, même à la veillée. De leurs doigts agiles, les panetiers maniaient l'écorçoir, le fendoir, la plane, le sécateur ou la serpette.

Dans la vitrine du vannier sont présentés :

Un petit fendoir et un autre beaucoup plus gros en buis.

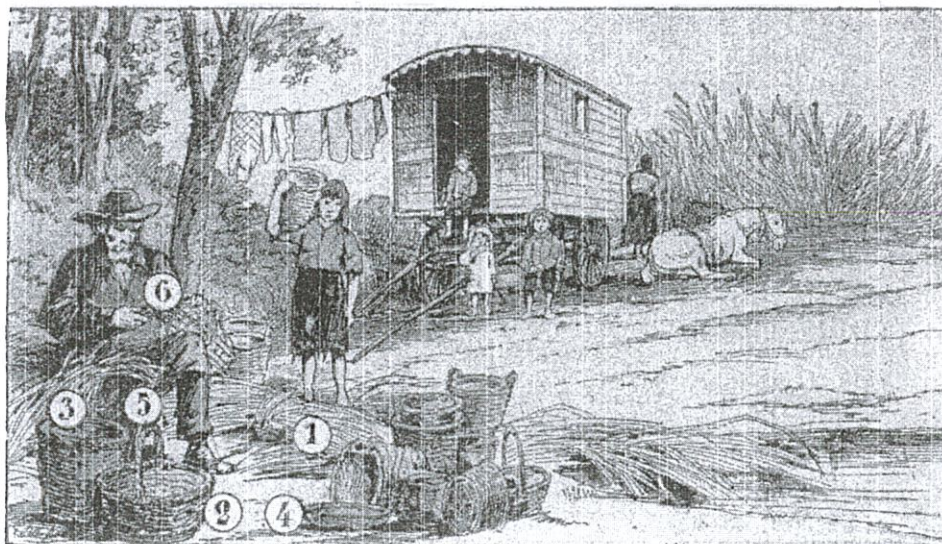
Un écorçoir métallique

Deux paniers en cours de fabrication qui nous ont été prêtés par M. Alfred Guais.

Différents paniers.

Une resse.

Une carcasse de ruche qui n'attend plus que d'être recouverte d'argile.

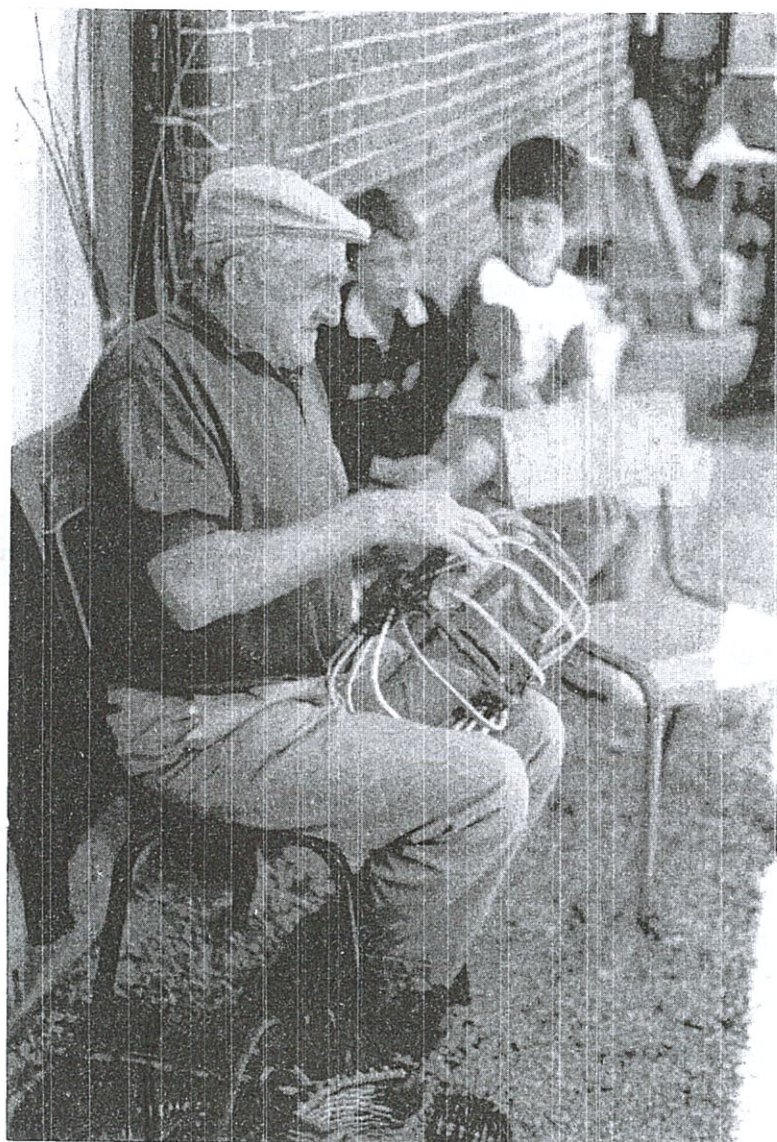


Gravure d'un livre de vocabulaire, cours élémentaire 1930

¹ Fernand Rault « Forestiers d'autrefois, revue Le Pays d'Auge janvier 1976

² Resse, grand panier, utilisé pour ramasser les pommes, une contient quatre paniers de pommes.

**Monsieur Alfred Guais fabriquant un panier en osier
lors d'un forum des savoir-faire organisé par le Foyer rural du Billot en 1995**



La haie et le fagot

Nous n'avons pas voulu évoquer dans cette exposition la fabrication des fagots et de la haie sèche que nous avons présentée déjà lors de précédentes expositions. Simplement en souvenir de MM Emile Triger et Marcel Lecornu qui avaient accepté, en 1976, de nous faire une reconstitution de ces deux activités, nous publions, en conclusion de cette exposition, deux photographies :

1 – Fabrication d'un fagot par M. Marcel Lecornu

2 – Mise en place d'une haie de bois sec par M. Emile Triger



